

INDOCHINE

DS
531
I5634



COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

-- Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy --

Usines Électriques à Saigon, Cholon Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation, force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278



Bière HOMMEL Export Boissons Gazeuses LARUE GLACE

sont des produits que continue à fabriquer la

SOCIÉTÉ DES BRASSERIES

ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE

S. A. au Capital de 4.712.400 \$

En vente partout

SUITE FRANÇAISE

ALTERNANCES FRANÇAISES

de Cl. ROY (1)

IL A réalité décourage l'esprit. La France décourage la raison. Le Français montre en même temps la grandeur de son génie et le défaut de sa cuirasse quand il s'épuise à tenter de fixer et de formuler sa secrète essence.

Toute algèbre des valeurs nationales est en effet démentie d'avance par la complexité vivante du destin français. En vain recourt-on aux figures symboliques, aux mythes passionnés ou aux notions de centre, géographiques ou spirituelles. Il n'y a pas de formule de la France, il n'y a pas d'équation trouvée une fois pour toutes. Le tambour qu'évoque Jean Giraudoux, dans « Lectures pour une ombre », perd son temps : « Mon tambour qui est de Bruère, le village du Bas-Bourdonnais où se dressait, avant 70, le centre de la France — c'est une colonne carrée faite de deux sarcophages romains trouvés aux environs — se réjouit que Bruère ait repris son rang, l'écrit à sa famille, essaye de l'expliquer au maire avec des ficelles tendues de Dunkerque à Perpignan... »

L'effort de ceux qui cherchent à la France une ligne centrale de l'esprit, l'équivalent de Cervantès ou de Goethe, de ceux qui souhaitent la cristalliser en un mythe, mesure, clarté, logique, cet effort est inutile.

M. Fernand Baldensperger s'est plu un jour à opposer ainsi les dominantes contradictoires que de bons esprits croient trouver dans le génie français. Progrès libéral pour Villemain, idéalisme pour Montégut, prosélytisme pour Michelet, vie sociale pour Brunetière, intellectualisme pour Lanson, autant de hochets qui ne rendent compte en rien de la profonde essence française. Il est impossible de confondre la réalité française avec ces mythes que de siècle en siècle la conscience nationale jette en avant d'elle-même pour tenter vainement de s'y modeler.

On a déjà remarqué que les génies français vont par couples, ne se complètent et

ne s'équilibrent que l'un par l'autre : Descartes et Pascal, Corneille et Racine, Voltaire et Rousseau, etc... Mais constater cela, ce n'est encore que le demi-chemin de la vérité française. Aucun de ces couples qui ne trouve en face de lui un autre couple qui, à son tour, le complète et parfois le dément (de cette contradiction vitale, essentielle, sans laquelle il n'est pas de création véritable). Il y a le dialogue idéal que poursuivent Montaigne en sa caule et Rabelais en sa carrure. Mais Jean Goujon et Josquin des Prés, dans le même temps, expriment un tout autre aspect des choses, et qui n'est pas de moindre importance. Le couple La Rochefoucauld-La Bruyère s'ordonne dans une perspective intérieure, par rapport au couple Vauvenargues-Joubert, qui lui-même...

Aucun génie français qui souhaite donner de l'homme une image « universelle ». Mais de cette prudence personnelle naît cependant cette vertu collective des œuvres françaises qui est « l'universalité ».

Universalité irréductible à un mythe. La France n'est pas mesurée. Elle peut être une mesure, elle n'est pas « la » mesure. La France n'est pas la clarté, non plus que la nature. Elle embrasse à la fois tous les chemins du soleil, de l'épaisse nuit jusqu'à l'extrême, aveuglante et implacable lumière. Elle réunit toutes les tentatives de l'intelligence pour s'identifier à la simplicité innommée des choses naturelles et pour s'en évader jusqu'aux limites du plus irrespirable, du plus héroïque sacrifice.

Des mythes, la France a pu en apporter au monde, mais ce fut alors en en perdant le bénéfice pour elle-même.

(1) Ces pages sont extraites du livre de M. Cl. Roy dont J. C. nous a donné un compte rendu dans notre numéro 221. D'autres chapitres paraîtront ultérieurement sous le titre général de *Suite Française*.

Elle a donné à l'Europe la liberté en la perdant, et la logique, tandis qu'elle expérimentait un dérèglement méthodique des sens, et la clarté, à l'instant où ses écrivains exploraient les ténèbres. Il n'y a qu'une valeur que la France puisse exporter sans l'aliéner : c'est la mode !

*Et jusqu'au fond du Nord portant nos goûts divers,
Le mannequin despote asservit l'univers,*

chantait Delille au XVIII^e siècle. L'expression suprême de la mode étant le langage, dont les variations, l'ordonnance, les détours et l'arbitraire imitent les fluctuations des robes et des coiffures, et qui habille de vertu la pensée comme l'étoffe le fait de la chair, c'est dans la langue seule que la France peut se rassembler et se résumer.

Mais l'esprit n'est pas commandé par une seule exigence, ni déterminé par l'unique solution d'un point central, homme, objet ou idée. S'il échoue à définir l'être de la France, devant le flot montant des réalités françaises, le Français trouve un autre recours : l'encyclopédisme. La tentative encyclopédiste substitue au désir d'une formule la réalité d'un inventaire, et à la chimère d'une simplification agréable, commode, l'entreprise d'un engrangement, d'une accumulation ordonnée, d'une « somme ».

La France est la patrie d'élection de l'encyclopédisme : Montaigne, Rabelais, Bayle, Diderot, incarnent cette volonté désespérée de rassemblement universel. Une bibliothèque peut résumer tous les pouvoirs de l'homme, un livre peut résumer cette bibliothèque, une formule ce livre. Mais les conditions qui rendraient réalisable ce cheminement progressif ne sont jamais réunies. Dans le même temps qu'on ramasse les derniers matériaux de l'édifice, les premiers déjà sont périmés. Tout est à refaire.

Au XX^e siècle, un esprit ingénieux reprend cette tentative et conçoit une encyclopédie permanente, démontable, toujours mise à jour. Mais ce n'est que reculer pour mieux sauter, et davantage. Périodiquement, la France recommence l'expérience encyclopédique. De siècle en siècle, comme Pénélope sa tapisserie, l'Académie reprend le dictionnaire, encyclopédie du langage qui ne s'achève que pour se détruire elle-même.

Devant ces dérobades successives de la réalité française, et de la réalité en soi,

l'esprit français conçoit alors une attitude intellectuelle qui n'appartient, malgré l'apparence, qu'à lui seul. Le devenir allemand, le pragmatisme anglo-saxon, le messianisme juif, toute une famille d'esprit français y répond par une certaine philosophie de l'alternance dont, de nos jours, Montherlant donne la plus insolente formule, que Proust entrevoyait dans les intermittences, mais qui est déjà un des éléments dominants de la Renaissance et de l'éthique des libertins du XVII^e siècle. La plus somptueuse expression de cette philosophie des contraires, c'est dans un poète qui se situe à la charnière du XVI^e siècle et du XVII^e siècle, c'est dans les « Stances à l'inconstance », d'Etienne Durand, qu'on la trouve :

*Esprit des beaux esprits, vagabonde inconstance,
Qu'Eole, roi des vents, avec l'onde conçut,
Pour être de ce monde, une seconde essence,
Reçois ces vers sacrés à ta seule puissance,
Aussi bien que mon âme autrefois te reçut.*

*Déesse qui partout et nulle part demeure,
Qui préside à nos jours et nous porte au tombeau,
Qui fais que les cieux se tournent à toute heure
Encor qu'il ne soit rien ni si grand ni si beau.*

*Si la terre pesante en sa base est contrainte,
C'est par le mouvement des atomes divers,
Sur le dos de Neptune ta puissance est dépeinte,
Et les saisons font voir que ta majesté sainte
Est l'âme qui soutient le corps de l'univers.*

*Je te fais un présent d'un tableau fantastique
Où l'amour et le jeu par la main se tiendront,
L'oubliance, l'espoir, le désir frénétique,
Les serments parjurés, l'ardeur mélancolique,
Les femmes et les vents ensemble s'y verront.*

Voilà peut-être la plus « naturelle » d'entre les réponses de l'esprit à l'interrogation française.

La France, qui n'est ni une steppe, ni une brousse, ni un massif montagneux, mais toutes ces choses et cent autres encore, ne peut conduire à cette position d'alternance, d'« inconstance », comme dit Etienne Durand. Quitte à tenter, comme Pascal, un effort désespéré pour combler l'« entre-deux ». Être Français, ce n'est pas correspondre à une idée de la France, ni même à une « idée » française. La France naît en même temps qu'une certaine façon de « vivre », d'être homme. Et être un homme, c'est toujours dominer les contradictions de la vie, et les résoudre sans les nier.

L'EMPIRE DE L'ESPRIT

Trop d'esprits, par paresse, complaisance, illusion (ou pire encore...), accepteraient trop aisément que la France ne soit plus désormais qu'un exquis jardin où d'honnêtes et fins lettrés cultiveraient les fleurs délicates et de peu d'usage. Il y a là le témoignage d'une lassitude pernicieuse. Prenons garde aujourd'hui que de trop borner notre horizon, par prudence, ou sagesse, ne soit point le rétrécir, par abandon ou lâcheté. Et si notre Empire colonial nous sert, en la circonstance, un peu trop souvent d'alibi, de refuge ou de lieu d'évasion intérieure, il est temps d'en ressaisir une juste image qui se confonde précisément avec le destin français le plus pur. Il y a l'empire spirituel de la France pour lequel ont vécu, œuvré, et parfois souffert les génies et les talents, les artisans et les maîtres. Mais il y a aussi l'Empire tout court, pour lequel ont lutté et sont morts tant de Français admirables. Cette grande aventure charnelle est en même temps une grande aventure spirituelle. La France mutilée, encore blessée, encore pensive, n'a pas le droit de borner son regard aux horizons abstraits de la seule pensée. Le rayonnement de la France ne s'inscrit pas seulement sur les livres et sur les toiles, mais sur la carte, sur le sol et sur les murs. Si la France devenait un pays de dilettantes et d'amateurs, son existence deviendrait non seulement injustifiable, mais impossible. Elle n'a de raison d'être, quels que soient ses erreurs et ses péchés, que dans ce double mouvement : l'esprit de la juste conquête et la noble conquête par l'esprit. Les armes et l'intellect ont le même tranchant. L'Empire est là pour nous le rappeler, où notre présence est une conquête permanente, dans la paix et par la paix.

Ceux qui parlent tant aujourd'hui d'un Empire qu'ils ignoraient hier n'ont pas tous la bouche pure. Que notre Empire nous soit un gage, qu'il nous appartienne de valoriser et d'utiliser, peut-être. Qu'il nous soit un grenier et un garde-manger, il se peut. Mais pour trop de Français, l'Empire est devenu, aujourd'hui, un alibi et reste un déversoir et un instrument : celui de nos rancunes, de nos illusions et de nos déchets.

L'Empire est pourtant davantage. Depuis l'Empire franc d'Orient jusqu'à celui de la République, les terres impériales sont une France en devenir, et déjà élément intégrant de la patrie, sol français entre les provinces,

elles constituent un miroir que la France, par la main des bâtisseurs, se tend à elle-même. Miroir du passé, miroir du choix, miroir de l'espérance. Le passé nous restitue avec la cathédrale de Famagouste, sœur jumelle de Reims, avec la Nouvelle France, province jaillie entre les mers et les neiges, le visage dur et tendre de l'ancienne France. Le choix de la France entre ses élites et ses parasites, ses chefs et ses distances, son énergie et sa modération, l'Empire l'illustre en couleurs crues, et le résoud en termes magnifiques. Son espérance enfin, si l'Empire reste impuissant à la résumer tout entière, il en incarne une part, non par les hommes qu'il engendre, mais par ceux qu'il révèle.

L'Empire français est sur la carte du monde l'immense empreinte digitale de la France. La France ne se résume pas en un principe, un sentiment, une idée, une mission. Et aucun principe, aucun sentiment ne justifient l'Empire, pas plus qu'une idée ou la notion d'une mission. La France, ce sont des hommes, la France, c'est le Français. Le Français est la clef de voûte et l'assise de son Empire. Ce n'est pas un hasard qui laisse subsister en arabe un mot unique pour désigner les blancs, celui qui désigna depuis toujours le Français : « les Franks ».

L'Empire français prend sa véritable signification à partir de ses constructeurs, soldats, pionniers, colons, aujourd'hui ingénieurs, bâtisseurs, défricheurs, médecins. La supériorité de l'Occidental, l'évangélisme de la liberté ou celui d'une Eglise, l'utilisation économique de richesses inexploitées, rien de tout cela n'est l'essence de la colonisation française. Cet arbre se justifie par ceux qui l'ont planté, des hommes, par les fruits qu'il donne, des hommes encore. Rapine, domination, exploitation, tout cela disparaît devant l'exercice d'une énergie qui, à son tour, crée de l'énergie. Énergie humaine, énergie tempérée : car si la France, selon le mot de Michelet, est une personne, l'Empire, moins anonyme d'être plus neuf, est davantage encore une personne. Un des mots clefs de la France, c'est en parlant des indigènes et de l'Empire que le Père de Foucauld l'a prononcé, lorsqu'il désignait aux Français cette tâche vis-à-vis de leurs peuples : « Lier amitié avec eux... se faire leur Famille ». La France comme son Empire est une amitié d'homme, une famille.

LES PLANTEURS D'HÉVÉAS

par HAUMANT

IL y a plusieurs sortes de planteurs en entendant par planteurs tous ceux qui, Européens ou Indochinois, ont un rôle de direction dans les plantations de caoutchouc. Tous ont une ressemblance commune à ceux qui vivent de la terre, la solidarité, l'attachement au sol, le souci de l'avenir et la sollicitude pour la végétation où se concrétise peu à peu leur travail. Mais si cette similitude se traduit dans la vie courante par quelques habitudes communes, au premier rang desquelles le dévouement à un labeur sans horaires consacré à un domaine toujours perfectible, elle ne suffit pas pour préciser la notion, souvent un peu sommaire et arbitraire, que le public Indochinois se fait du planteur de caoutchouc. Les différences entre planteurs sont notables, et résultent des différences entre catégories de plantations.

Les plantations d'hévéas de l'Indochine peuvent être classées en deux catégories, les grandes... et les petites. Cette définition, pour simpliste qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins foncièrement exacte dans le cas particulier : 9 groupes de sociétés réunissent les deux tiers de la surface plantée, en 32 plantations de mille à six mille hectares. Le dernier tiers est réparti entre plus de 1.000 plantations, dont 120 seulement dépassent 100 hectares et 650 en ont moins de 20. Il en résulte deux catégories de planteurs, que l'on appelle souvent les grands et les petits planteurs, cette appellation ayant pour base l'étendue de la plantation.

LES PETITS PLANTEURS

Ils sont donc environ un millier en Indochine. On peut leur attribuer comme caractéristique générale :

Que la plantation leur appartient, en totalité ou en participation avec quelques amis qui s'en remettent à eux du soin de la conduite de l'affaire ;

Qu'ils ne résident pas habituellement sur la plantation, à laquelle ils ne consacrent qu'une partie de leur activité.

On ne s'imagine pas assez la somme de difficultés, de fatigues, de soucis et même d'angoisses qui en résulte pour le petit planteur, le « planteur du dimanche », comme on aime le dénommer plaisamment, en laissant percer la tendance à ne voir en lui que l'heureux possesseur de bénéfices impartagés, jouissant de surcroît d'un but de promenades agréables.

Il faut se souvenir qu'un hévéa met six ans, dans les conditions les plus favorables, avant de produire, que la jeune plantation est celle qui exige le plus impérieusement l'entretien sans lequel la brousse et le chiendent récupèrent vite le terrain qu'on leur a pris, et que les frais d'entretien sont d'autant plus élevés que la plantation est plus jeune.

Il faut se souvenir aussi des conditions d'exploitations de l'agriculture, que tous ceux qui vivent

de la terre ont été heureux de voir rappeler naguère dans cette revue, à propos de la Corporation Paysanne. Elles se caractérisent par l'impossibilité de modifier la nature de l'entreprise en cours, par l'assujettissement aux facteurs naturels et par l'isolement des agriculteurs.

Le commerçant, quand un article a cessé de plaire, peut essayer d'en vendre d'autres. L'industriel, quand son prix devient trop élevé, dispose de toutes les ressources du machinisme pour tenter de l'améliorer, et peut même à la rigueur fermer son usine du jour au lendemain pour attendre les circonstances plus favorables. La marchandise fabriquée peut être modifiée et adaptée au goût du consommateur. Les commerçants et les industriels établis dans les centres, ont toute facilité pour se grouper, agir sur le marché, et faire entendre leur voix.

La semence confiée au sol, l'agriculteur, lui, ne peut plus que s'en remettre à la terre et au ciel du soin de faire le reste et de fixer un prix de revient qui dépendra de la récolte. Tous les soins dont il devra continuellement entourer sa plantation, toutes les dépenses engagées, sont indispensables, mais sont loin d'être suffisants et de garantir la réussite. Celle-ci arrive-t-elle, aucune considération commerciale ne peut plus être opposée à l'obligation de recueillir à maturité ce qui a été planté, pour ce que cela aurait coûté, et pas autre chose. Les agriculteurs, dont la dispersion entrave l'organisation, sont à la disposition des acheteurs qui attendent en toute quiétude la récolte assurée pour faire des offres obligatoirement acceptées.

Si l'hévéaculteur a sur d'autres agriculteurs l'avantage de la concentration des régions productrices, qui a permis une forte organisation de la production mondiale, il a par contre le désavantage immense qui s'attache aux cultures permanentes, comparées aux cultures annuelles. Ce n'est pas sur quelques mois qu'il joue sa chance avec tel ou tel produit, choisi au mieux du moment et des possibilités du sol. Mais c'est d'une façon définitive, et sans possibilité d'adaptations ultérieures, qu'il confie ses espoirs à la terre et à l'hévéa. Le risque est immense, surtout pour le petit planteur auquel nous revenons enfin.

Le petit planteur a une situation, souvent modeste, en ville. Il a eu confiance dans l'hévéa... Pendant des années, sa plantation a été l'objet de toutes ses pensées. Ses dimanches et ses vacances sont les seuls jours qu'il ait pu lui consacrer. Pour ne perdre aucun instant, dès la veille, il s'est hâté vers la paillote qu'il y a bâtie et, levé avant l'aube, il a traduit en actions les projets conçus depuis la dernière visite. Le cai a-t-il les coques, bien en main ? La tâche ordonnée est-elle exécutée ? Tour à tour géomètre, architecte, comptable, il lève un plan, trace un chemin, construit cases ou remises. Le soir venu, les feuilles de journées pointées, il doit précipiter son retour où l'attend son travail rémunéré. Pendant des années, toutes ses écono-

mies, et souvent celles de ses amis, ont été immobilisées dans la création et l'entretien de la jeune plantation, tandis que d'autres moins entreprenants ont préféré l'achat de titres toujours réalisables, ou de terrains d'un avenir certain. Tous les mois, la paie des coolies a constitué l'échéance inéluctable à laquelle tout a été sacrifié : les superfluités et même d'indispensables séjours à la mer ou à la montagne, des mois d'un congé en France écourtés. Souvent cela n'a pas suffi, et il a dû emprunter. Souvent aussi, malheureusement, pour en finir par un incendie de saison sèche qui a tout détruit, ou pour renoncer sous le poids de charges trop lourdes, et abandonner à des créanciers le fruit à moitié mûr des efforts et des sacrifices de plusieurs années.

Toutes difficultés vaincues, la plantation atteint l'âge de la mise en saignée. Mais, comme ce fut le cas au cours de la dernière décennie, les plantations entreprises dans l'enthousiasme du « boom » arrivent à maturité en pleine crise. Le caoutchouc si longtemps attendu, qui revient à la plantation à 50 ou 60 cents le kilo, se vend 20 cents. Ce n'est plus sept ans, mais dix ans qu'il aura fallu attendre les bénéfices.

Tout arrive pourtant à qui sait ou peut persévérer : la plantation est en plein rendement, les cours sont rémunérateurs. Double réussite et double satisfaction : celle du créateur qui fait œuvre durable en transformant une parcelle inculte du sol indochinois en un beau domaine, celle de l'homme avisé qui a bien fait fructifier ses économies. Le planteur se libère de ses dettes, une vie plus large commence pour lui. Il peut maintenant appointer le personnel qualifié qui le débarrasse des soins routiniers de la gestion. Il a la belle auto longtemps convoitée, pour se rendre dans la maison confortable qu'il a enfin pu construire sur sa plantation et où la visite périodique de ses amis est l'occasion d'agréable « week-end ». C'est la prospérité dont toute la plantation profite.

Après s'être pendant des années privé du nécessaire pour sa plantation, il n'hésite pas à lui consacrer, comme à une enfant gâtée, son excédent. Il ne laisse passer aucune occasion d'y satisfaire l'amour du solide commun à tous ceux qui aiment la terre. Il ne s'agit pas seulement d'embellir, mais d'accumuler les moyens de défense contre le retour toujours à craindre des années difficiles et de la pauvreté dont elle a jadis failli mourir : logements d'ouvriers et bâtiments d'exploitation en maçonnerie, équipement perfectionné, routes bien tracées, remplacent les paillotes, les machines désuètes et les sentiers d'autrefois. Les vieux hévéas sont abattus et remplacés par des arbres sélectionnés. Comme les fourmis, le planteur fait provision de produits indispensables, afin de « tenir et durer » le plus longtemps possible, en cas de retour d'une crise. Il n'est pas jusqu'aux lois de l'hospitalité, de règle dans la brousse, qui ne soient l'objet de ses soins. Les épiciers sont loin, et pour traiter ses hôtes, le planteur gardera toujours en réserve le nécessaire, voire le superflu, avec les quelques bouteilles de whisky que boiront ses amis, et qui peut-être lui seront un jour reprochées...

La guerre arrive. Le planteur est paré. Depuis deux ans environ, il est en bénéfice. Il a déjà des réserves sérieuses, et la dure leçon du passé lui a inculqué des principes de prévoyance. Profitant de la liberté du marché, il accentue encore sa politique de stock, donnant un exemple qui n'est malheureusement pas assez suivi.

Au milieu des difficultés qui touchent toute la population, le planteur a fait longtemps figure de

privilegié. Sa prospérité était peut-être un peu voyante et, en étant l'auteur, il inclinait volontiers à en faire un naïf étalage.

Qui se souvient encore en ville du pionnier qui, il y a trente ans, s'en allait en sampan ou en charrettes à bœufs, vivre seul en brousse, où ses amis lui apportaient de temps en temps quelques provisions ? Ou du besogneux qui, il y a seulement dix ans, objet de pitié et d'ironie, disparaissait tous les samedis soir dans une vieille voiture cahotante surchargée de matériel hétéroclite ?

Qui pense déjà à ce que cette prospérité peut avoir d'éphémère ?

Déjà la nécessité de subordonner l'intérêt particulier à l'intérêt général pèse sur les petits planteurs, si dignes d'intérêt que soient leurs efforts. Les achats du Gouvernement pour le Stock National ne lui laissent plus qu'un bénéfice que l'augmentation constante du prix de revient amenuise d'autant plus que le prix de vente, fait sans doute unique, est actuellement inférieur à ce qu'il était il y a trois ans. Certaines plantations à prix de revient élevé ont déjà abandonné l'exploitation et la production des petits planteurs pour 1943 est en baisse de 20 % sur celle de 1942. Bientôt peut-être le devoir impérieux d'utiliser dans les meilleures conditions de rendement les ressources limitées en produits vitaux, médicaments, carburants, pneus, etc... devra écarter des répartitions de ces produits les plantations morcelées à rendement médiocre et compromettre leur exploitation, au bénéfice des grandes plantations à haut rendement, où un gramme de quinine, un litre d'alcool, un pneu, représentent cinquante ou cent fois plus de caoutchouc.

Après la guerre, la concurrence du caoutchouc régénéré et du synthétique ne laisseront survivre que les plantations auxquelles l'excellence des rendements et de la qualité, avec les facilités que donne la concentration des domaines, permettront les prix de revient les plus bas. Quelles chances resteront au petit planteur isolé, handicapé par la médiocrité du sol que la modicité de ses moyens lui ont seul autrefois permis d'acquiescer ? Certes tout sera fait pour lui venir en aide, mais on ne peut transformer la terre. Envisagera-t-on pour eux, et pour le plus grand bien de l'Indochine, des facilités de regroupement et de déplacement dans les régions plus lointaines et plus favorables ?

On peut de toute façon présager qu'après des années difficiles, la prospérité des petits planteurs sera de courte durée et que l'avenir leur réserve de nouvelles années d'efforts et d'attente.

LES GRANDS PLANTEURS

Pour 90 000 hectares, les « grands planteurs » ne sont que 150 environ ce qui, compte tenu du personnel de direction, des bureaux et des usines, représente plus de 1.000 hectares et six à sept cents travailleurs par personne pour le personnel des champs. Disons en passant que pendant la mobilisation cet effectif a été réduit à soixante unités bénéficiant encore, il est vrai, de facilités aujourd'hui disparues qui ont dû assurer la conservation et l'exploitation à plein rendement de ces immenses domaines, où vivent et travaillent dans un ordre qui n'a jamais fléchi plus de 60.000 travailleurs et leurs familles.

Ces plantations, où sont investis des capitaux considérables, n'ont pu être l'œuvre d'une seule personne, et appartiennent toutes à des sociétés anonymes, animées à l'origine par ceux que l'on peut appeler les grands hommes de l'hévéaculture,





De cet état de choses résultent les différences essentielles entre grands et petits planteurs :

Les premiers ne sont que des employés appointés, et non des propriétaires ;

Ils vivent obligatoirement sur la plantation à laquelle ils consacrent toute leur activité.

Est-il bien intéressant pour le public indochinois de s'étendre sur la vie de ceux qui ne représentent, en somme, qu'une infime partie de la population ? Au moins pour eux, nous ne voudrions pas laisser passer cette occasion de rendre hommage à leur labeur souvent ignoré.

Les 150 planteurs dont il s'agit et qui tous, quelle que soit leur fonction, travaillent sous le signe de la collaboration la mieux entendue représentent :

Quelques « grands patrons », dont la situation en vue est justifiée par l'importance considérable des intérêts dont ils ont l'entière responsabilité ;

Des directeurs de plantations ; on en a vu le nombre, ils sont 32, un par plantation, et quelques chefs de services, personnages assez voyants, généralement bien connus à la ville ou les affaires de leur plantation les appellent une ou deux fois par mois.

Les cent et quelques qui restent sont ceux que l'on appelle, suivant le terme anglais, des « assistants » de plantation, parmi lesquels sont toujours choisis les précédents, tous « sortis du rang ». Cette fonction comporte autorité et responsabilité sur une partie de plantation qui dépasse souvent 1.500 hectares, et son importance peut, dans bien des cas, se comparer à celle de directeur d'une plantation moyenne.

Les assistants sont peu connus ; ils vivent retirés au fond des plantations, loin des parties où accèdent les visiteurs. Beaucoup vivent en famille, leur épouse se consacrant à longueur de journée à l'éducation des enfants, à un jardin ou une basse-cour, dans l'attente du soir et du retour d'un mari qui n'est guère chez lui que pour manger et dormir. La permission de absence d'un ou deux jours à la ville, avec ses bouchées doubles de vie civilisée, ne prend place que huit ou dix fois par an, et certains ont pu vivre ainsi des années sans que le cercle de leurs relations dépasse les petites réunions de collègues qui agrementent parfois les soirées.

Bien qu'en principe il ne s'agisse ici que du personnel de direction, il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse pour mentionner le personnel indochinois, dont les capacités et le dévouement permettent seuls un personnel de direction aussi restreint. Chefs de villages, surveillants de chantiers, secrétaires, infirmiers, mécaniciens dont l'expérience remonte pour certains à l'origine de la plantation, sont les auxiliaires précieux du planteur.

La vie sur la plantation est, au confort près, la même pour tous, directeurs, assistants et personnel indochinois, assez absorbante pour expliquer l'espèce d'indifférence aux affaires et aux activités de l'extérieur dans laquelle ont tendance à se confiner les planteurs. Elle est conditionnée par les exigences d'un domaine très étendu, qu'il faut amener à exploitation dans les moindres délais avec le maximum de rendement, préserver des dangers naturels, doter d'améliorations qui s'enchaînent indéfiniment, tout en veillant à l'ordre et à la condition sociale des milliers d'habitants de chacune de ces grandes plantations, collectivités créées et équipées de toutes pièces en pleine forêt moëlle.

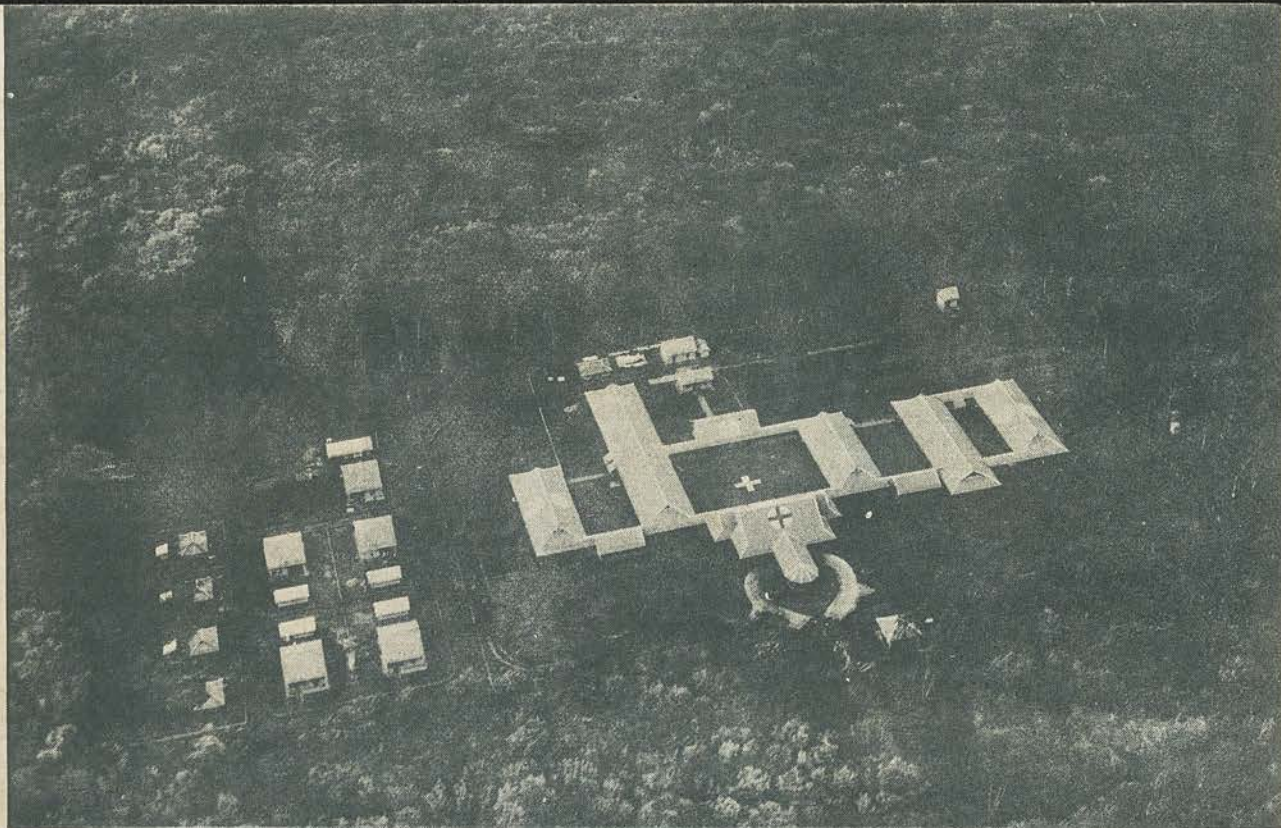
Le rendement exige la récolte quotidienne du latex, tout au long de l'année, et d'autant plus fructueuse que la saignée, cette incision en spirale de l'écorce dont l'avivage provoque l'écoulement du latex, est faite avec plus de précision et de meilleure heure, avant la chaleur. Le départ au travail a lieu aux premières lueurs de l'aube, sur laquelle toutes les montres sont réglées, car l'« heure plantation » est indépendante de l'heure officielle. Toute la plantation est sur pied bien avant le jour. Les matinées de repos sont exceptionnelles, et remplacées par des après-midi en nombre équivalent.

L'entretien de la plantation exige des travaux constants pour l'élimination de la végétation sauvage, en particulier du « tranh », qui retarde la croissance et peut même détruire les jeunes arbres. La saison de pluies réveille des maladies cryptogamiques à contagion extrêmement rapide. Elle s'accompagne d'averses brutales, capables de faire perdre en quelques minutes six ou sept mille piastres de recettes que représente pour une plantation de 2.000 hectares la récolte de latex du jour, entraînée par la pluie et le ruissellement. La saison sèche amène la chute des feuilles, dont l'épaisse litière, desséchée par une insolation directe, est pendant deux mois un danger d'incendie, extrêmement redoutable par le risque de détérioration des écorces qui constituent tout le capital rentable de la plantation. Pour parer à ces menaces, les mesures de défense ont toujours comme condition essentielle d'efficacité et d'économie qu'une vigilance jamais en défaut les provoque sans retard.

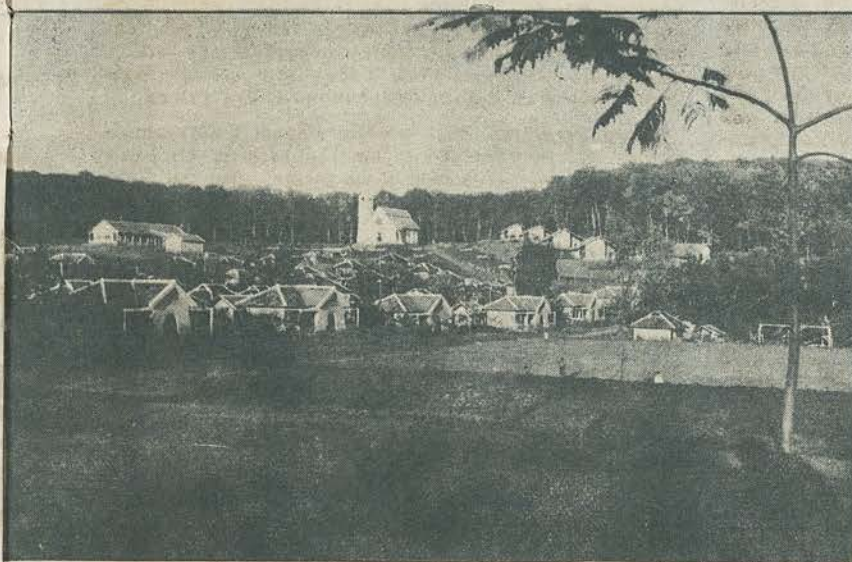
Le programme des améliorations n'est jamais épuisé. La saignée n'est jamais parfaite. On sait qu'il s'agit de découper à la gouge, tout au long de l'incision, un copeau d'écorce de 1 m/m d'épaisseur, atteignant en profondeur le cambium sans atteindre le bois, c'est-à-dire une profondeur fixée à 1 m/m près. Pour favoriser que soient les planteurs d'Indochine par l'habileté manuelle de leurs ouvriers, cette saignée idéale n'existe pas ; la saignée réelle oscille toujours entre profondeur suffisante mais blessure du bois, qui atteint le capital « arbre » ou pas de blessures mais saignée trop superficielle qui atteint le rendement. Ce n'est que par une surveillance directe et individuelle des coolies saigneurs, à laquelle tous les planteurs consacrant plusieurs heures par jour, que l'on approche d'une perfection jamais atteinte. L'usage, avec la recherche continue de l'augmentation de la proportion des qualités supérieures, est également une source d'efforts qui ne peuvent jamais se dire satisfaits. Le réseau routier, indispensable aux transports des produits, et base de l'efficacité de la surveillance, pour des plantations qui s'étendent parfois sur vingt ou trente kilomètres, n'est jamais trop développé ni en trop bon état pour une utilisation économique et conservatrice du matériel automobile. Le rendement des élevages de porcs et de bœufs qu'il a été nécessaire de créer pour assurer le ravitaillement de la main-d'œuvre peut s'améliorer.

La protection antimalarienne peut être rendue plus efficace par l'extension des assèchements de marais, rendant de nouvelles surfaces aptes à recevoir des cultures vivrières ou des pâturages. La propreté des villages et l'hygiène des habitants, auxquelles la pénurie de médicaments donne aujourd'hui une importance capitale, exigent une surveillance continue.

Tour à tour récolteur de latex, mécanicien, chimiste, arpenteur, statisticien, comptable, entrepre-



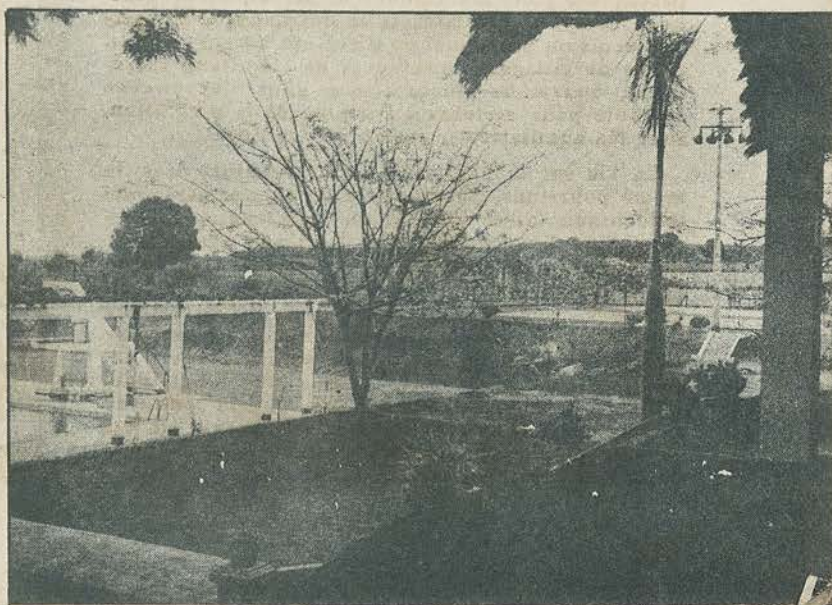
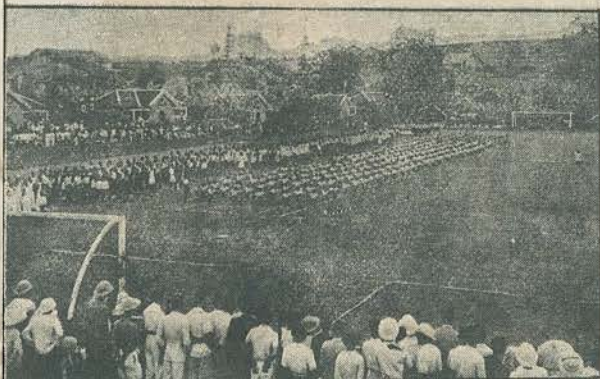
L'Hôpital sur une plantation
(Quan-Loi).



Un village de coolies.
L'église et l'école.

Un Cercle européen.

Présentation Sportive sur un Stade
de plantation.





Maison de coolies.

*Marché de plantation
(Quan-Lôi.)*



Maison de surveillant.

neur de travaux, maraîcher, éleveur, hygiéniste, infirmier, levé avant le jour, finissant sa journée au bureau, écoutant les doléances des uns et des autres et réglant les différends, se déplaçant d'un bout à l'autre de la plantation, stationnant au chantier, pataugeant dans la boue des marais, et toujours responsable du travail et de l'ordre des centaines d'hommes qui lui sont confiés, le planteur remplit bien sa journée.

Car il n'a qu'un moyen réellement efficace d'obtenir des résultats qui exigent la bonne volonté et le travail assidu de tous ses subordonnés, le même moyen sous tous les climats, c'est de prêcher d'exemple et de payer de sa personne. Tout le monde n'en est pas capable, et on peut évaluer à plus de cinquante pour cent le nombre des candidats qui n'ont pu se faire à cette vie de dépenses de forces physiques et morales, secouée périodiquement par le paludisme, et à laquelle nulle école ne prépare.

Mais quelle satisfaction, pour celui qui, au début, s'est glissé dans d'étroites tranchées en forêt, à enjambe les abatis, a eu la révélation des vastes horizons découverts, a circulé au grand soleil dans la fumée des « brûlages » sur la terre calcinée, noircie de cendres ; pour celui qui a vu bourgeonner les nouveaux plants et flotter leurs jeunes feuilles au vent des croupes dénudées, et qui maintenant, l'horizon à nouveau fermé par une végétation domestiquée, assiste à l'activité harmonieuse et productrice en quoi s'est muée la forêt connue jadis de quelques Mois seulement.

Certes, le métier n'est pas sans avantages. Les planteurs disposent, surtout aujourd'hui, de facilités matérielles qui sont la conséquence des précautions indispensables toujours prises pour assurer la vie de leur microcosme isolé en pleine brousse. Beaucoup sont intéressés aux bénéfices, et profitent largement de la prospérité des affaires qui les emploient. Mais il existe en Indochine d'autres situations équivalentes ou supérieures, où il n'est pas nécessaire de compter avec une retraite précoce dont l'expérience de planteur prépare mal l'emploi.

Les liens de l'intérêt ne suffisent pas à expliquer l'attachement du planteur à la terre qu'il a contribué à transformer, et à la plantation pour laquelle, aux époques de vaches maigres et de portion congrue, il a redoublé d'efforts désintéressés.

Petits ou grands, propriétaires ou employés, les planteurs sont, à leur façon, des poètes ; ils en ont les excès : courageux dans la mauvaise fortune, glorieux dans la bonne, tous sont fiers de leur création.

Leurs prétentions sont justifiées jusqu'à un certain point. Tous, en effet, ont participé, suivant leurs moyens, à la création, en une quarantaine d'années, d'une richesse entièrement nouvelle, pas toujours payante, mais dont le fonds garde une puissance productrice permanente.

Quelques chiffres, ajoutés aux renseignements techniques donnés ailleurs, aideront à apprécier l'importance du caoutchouc, qui a pris en quelques années une place de premier ordre dans l'économie indochinoise.

En 1907, l'Indochine exportait, pour la première fois, du caoutchouc : 200 tonnes. Elle en produit aujourd'hui près de 80.000 tonnes par an, affranchissant complètement la France depuis 1938 de tout achat à l'extérieur.

En 1940, le caoutchouc venait en second rang dans les exportations indochinoises, avec une valeur de 110 millions de piastres, plus que la moitié du riz, classé premier avec 195 millions de piastres, la troisième place revenant à la houille et au maïs, loin derrière avec chacun moins de 20 millions de piastres.

En 1942, l'hévéaculture, en bon contribuable qu'elle est, a participé aux différents budgets pour 37 millions de piastres, à raison de 55 cents par kilo vendu, soit largement plus de la moitié du bénéfice brut.

La valeur de sa production annuelle, évaluée aux derniers cours du marché mondial libre pratiqués en Indochine, représentait plus de 30 millions de U.S.\$.

Le rendement individuel dans l'économie du pays de ces mille petits planteurs et des loisirs qu'ils consacrent à leur plantation, et de ces cent cinquante planteurs employés par les grandes sociétés, permet de les classer parmi les bons serviteurs de l'Indochine.

LA MAIN-D'ŒUVRE

La main-d'œuvre locale pourvoit surtout aux besoins des petites plantations, généralement situées à proximité de villages où les planteurs se procurent les quelques travailleurs ou saigneurs nécessaires. Sur beaucoup de plantations, des familles se sont établies, elles trouvent chez leur patron du travail assuré, elles savent aussi pouvoir compter sur leur sollicitude si la maladie vient à frapper un de ses membres ou, comme c'est actuellement le cas, pour faciliter leur ravitaillement.

Les grandes plantations ne pouvaient être créées que dans des régions neuves, par conséquent malsaines, loin des centres. Le Sud indochinois ne dispose pas pour les besoins de ces grandes exploitations d'une population assez élevée, aussi le problème de la main-d'œuvre a-t-il préoccupé les hévéaculteurs dès que les plantations ont pris un certain développement. Il fallait, non seulement trouver un nombre considérable de travailleurs, mais aussi leur procurer, dans des régions où tout était à créer, souvent d'accès difficile, des conditions de vie se rapprochant le plus possible de celles qu'ils avaient quittées, leur assurer une hygiène convenable et surtout les prémunir contre le paludisme, ennemi redoutable qui semble se dresser comme pour défendre le défrichement et la mise en valeur des terres vierges.

Le cadre de cette étude ne nous permet pas de nous étendre sur l'œuvre admirable réalisée. Le Gouvernement général, le Service de Santé, l'Institut Pasteur ont édicté des mesures et formulé des recommandations auxquelles les planteurs se sont pliés ou ont répondu avec empressement. Cette discipline a porté ses fruits, d'immenses régions jadis improductives ont été mises en valeur et sont devenues des sources d'une immense richesse.

Des essais d'importation de main-d'œuvre javanaise ou malaise ont été infructueux, les coolies s'acclimataient mal. Il a fallu demander aux régions surpeuplées du Nord-Annam et du delta tonkinois les travailleurs que l'on ne pouvait trouver sur place.

Les travailleurs sont engagés sous contrat selon des clauses fixées par le Gouvernement et dont l'exécution est garantie par un contrôle sévère de l'Inspection du Travail. La durée des engagements est de trois ans. Le nombre d'ouvriers contractuels

vivant dans les grandes exploitations du Sud atteint 48.000 environ. Plus de 50 % de ces ouvriers sollicitent la prorogation de leur contrat ou, après un séjour généralement assez court au pays, contractent un nouvel engagement.

Le recrutement est effectué par des spécialistes. Les engagés sont rassemblés à Haiphong où ils sont soumis à une visite médicale, puis à l'enregistrement par le Service de l'Immigration. Ils reçoivent une avance en espèces, un trousseau comportant notamment un costume, un manteau de pluie, une couverture et une moustiquaire. Ils sont ensuite acheminés vers le Sud soit par voie maritime, soit par le train. Après enregistrement au contrôle de l'Immigration, à Saigon, ils sont acheminés sur leurs plantations respectives.

Les nouveaux arrivés ne connaissent rien aux travaux de plantation, quoiqu'ils soient, pour la plupart, des cultivateurs. Les travaux agricoles du Tonkin et ceux des plantations sont très différents. L'apprentissage qu'ils doivent faire sera pour ces ouvriers une période d'acclimatement et aussi d'élimination.

Les premiers travaux confiés aux apprentis seront des travaux légers, du sarclage par exemple. On ne leur donnera pas de tâche minimum avant que le maniement de leurs outils leur soit devenu parfaitement familier. L'apprentissage de la saignée, surtout, sera assez long. On procédera avec prudence en ne donnant qu'une demi-tâche d'abord, puis deux tâches pour trois ouvriers, enfin une tâche normale à chacun. On procédera de même qu'il s'agisse de sarclage, d'abattage, de digues, de drainage ou d'autres travaux.

L'ouvrier tonkinois est très adroit. Il est particulièrement apte au travail délicat de la saignée. Il se familiarise vite aux travaux qui lui sont confiés. Six mois sont pourtant nécessaires pour former un bon ouvrier de plantation.

Toutefois, certains ouvriers sont incapables de la saignée, d'autres ne supportent pas le climat, d'autres enfin ont une constitution physique insuffisante. Il faut évaluer à 5 % environ des recrues celles chez qui se révèle l'incapacité à la saignée. Mais lorsque les recrutements sont défectueux, il peut atteindre 25 %. Les ouvriers trop faibles pour pouvoir assurer le travail des champs peuvent être utilisés comme bouviers, gardiens de villages ou tout autre travail ne nécessitant qu'un faible effort physique. Mais on a intérêt à renvoyer chez eux ceux qui supportent mal le climat. Dans ce cas, tous les frais de recrutement, de transport, de trousseau ainsi que les avances en espèces sont intégralement perdus pour l'employeur.

Les ouvriers sont groupés en villages. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le soin pris pour n'installer ces villages que dans des endroits dégagés afin de soustraire le plus possible les habitants aux atteintes du paludisme.

Depuis une dizaine d'années, la construction de maisonnettes en matériaux durs s'est généralisée. Les coolies et leur famille y trouvent des conditions de logement auxquelles ils n'avaient jamais songé. Ils disposent d'un jardin qu'ils peuvent, à leur guise, cultiver en légumes ou en fleurs, ils ont toute liberté pour élever volailles ou porcs. Le plus souvent, des canalisations assurent l'approvisionnement en eau potable. Des locaux sont aménagés en douches, lavoirs. Des garderies d'enfants, des écoles sont à la disposition des familles. L'exercice du culte est assuré dans des pagodes et souvent des églises. Des marchés, autour desquels se

sont installées des boutiques, donnent à l'agglomération cette animation que l'on rencontre dans tout village indochinois. Des théâtres permettent, de temps en temps, des soirées cinématographiques ou mieux encore, des représentations de comédiens ambulants. Des terrains de sports fort bien aménagés sont, le dimanche, des lieux de réunion où chacun va applaudir aux prouesses de son équipe favorite. Les hétéroclites se sont efforcés de donner aux villages des plantations un aspect riant, de permettre à leurs habitants de se créer, sur un plan amélioré, les conditions de vie familiale et collective auxquelles ils sont ataviquement accoutumés ; ils ont voulu combattre, le plus possible les tristesses au dépaysement, si pernicieuses pour l'Annamite.

Les règlements du travail fixent à dix heures le travail journalier. De fait, la plupart des travaux étant exécutés à la tâche, les ouvriers ne travaillent guère plus de huit heures en moyenne. En effet, la tâche assignée est celle que l'expérience a permis d'établir comme aisément réalisable. Plus tôt cette tâche sera terminée, plus tôt l'ouvrier pourra rentrer chez lui. En somme la prime au rendement du bon ouvrier est payée en heures de repos supplémentaires. Il a été impossible jusqu'à présent de faire effectuer par un Tonkinois le moindre travail supplémentaire, quelque prix que ce soit. L'ouvrier agricole tonkinois ne cherche pas à augmenter son salaire au delà de ses besoins journaliers. Ainsi, il arrive que certains ouvriers particulièrement habiles et laborieux achèvent leur tâche en six heures. Il est absolument inutile de chercher à en tirer davantage, même si son salaire journalier devait s'en trouver doublé.

L'ouvrier laborieux rentre chez lui, se repose, va se baigner et accueille avec bonne humeur ses camarades rentrant au village deux heures après lui ou plus tard encore.

La paye a lieu deux fois par mois.

En outre de son salaire, l'ouvrier contractuel reçoit un pécule et des primes à la naissance de ses enfants ; tous les soins médicaux nécessaires pour lui et sa famille lui sont assurés.

Il reçoit gratuitement pour sa femme et ses enfants de larges rations de riz et peut se procurer des vivres ou des objets remboursables au prix coûtant et souvent même à perte pour l'employeur.

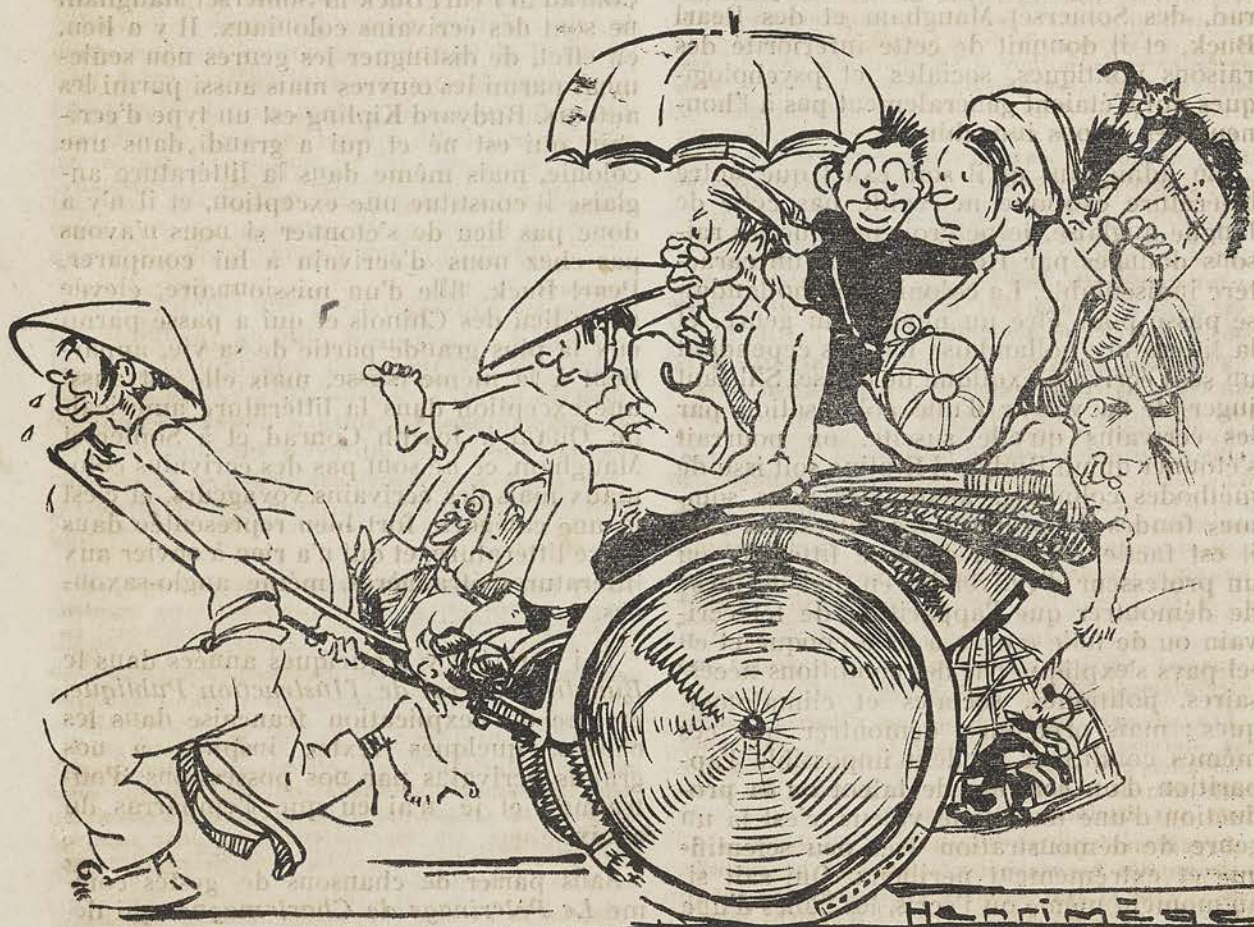
Tant que les marchés étaient abondamment pourvus en vivres et en étoffes, le salaire en espèces permettait à l'ouvrier d'acheter directement ce dont il avait besoin ; pourtant il a fallu très rapidement tenir compte d'un facteur des plus importants : la passion du jeu. Un très grand nombre d'ouvriers, sitôt leur paye touchée, se mettaient au jeu ; certains d'entre eux perdaient très rapidement tout leur avoir, et se nourrissaient insuffisamment. Certaines plantations ont donc installé des cantines, où fréquentaient la plupart des ouvriers imprévoyants. On leur retenait sur leur salaire une somme modique qui était loin de représenter les frais de cantine.

Depuis la guerre, l'approvisionnement des marchés a eu à souffrir des difficultés de transports, surtout dans les centres éloignés. La plupart des plantations se sont attachées à produire elles-mêmes la viande et les légumes nécessaires à leur main-d'œuvre. L'élevage surtout, activité entièrement nouvelle pour les planteurs, a nécessité une mise au point particulièrement ardue. On n'avait encore jamais vu en Indochine des étables groupant mille têtes de bétail, comme il en existe sur

plusieurs plantations. Les résultats de l'expérience acquise viennent d'ailleurs de faire l'objet d'une importante publication, œuvre de deux directeurs de plantations. Elles ont aussi développé l'installation des cantines et maintenant la majeure partie des ouvriers agricoles peuvent trouver à un prix calculé sur les plus bas prix d'avant-guerre, une nourriture substantielle. Il en résulte une charge très élevée pour l'employeur et de fait, pour l'employé, une augmentation de salaire importante. En somme, l'ouvrier est nourri complètement et très abondamment, et son salaire en espèces reste à sa disposition presque intégralement.

La réglementation du repos hebdomadaire et des jours de congés payés est strictement observée sur les plantations. Les jours de paye et de repos coïncident. Les villages présentent ces jours-là une animation particulière. Les femmes cancanent au marché, les jeunes gens se livrent aux sports, football, athlétisme, les secrétaires jouent au tennis. Le soir, hélas ! les jeux vont leur train.

L'ouvrier agricole contractuel est, on le voit, logé, nourri, soigné et souvent vêtu par ses employeurs. Il se rend parfaitement compte de ces avantages, car il ne ressent que faiblement les effets du renchérissement de toutes choses. Ces résultats n'ont été obtenus que grâce à une réglementation du Travail judicieuse et à la saine compréhension des planteurs qui ont consacré leurs soins et consentent de gros sacrifices pécuniaires pour le bien-être de la main-d'œuvre. Les travailleurs, contractuels ou libres, se montrent dignes de la sollicitude dont ils sont l'objet. Ils font preuve d'habileté dans les travaux les plus minutieux de greffage, de pollinisation, de même que dans les ateliers de traitement du latex, de mécanique ou de charonnage. Des cadres de « surveillants » ont été formés et secondent efficacement le personnel européen de direction. Nombre de petites ou de moyennes plantations sont effectivement dirigées par des Indochinois qui donnent entière satisfaction à leurs patrons.



« La boîte d'allumettes du Tonkin. »

L'INDOCHINE ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

par Jean FARCHI

QUELQUES OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Dans un des premiers numéros de la défunte revue *Est*, mon camarade Hertrich avait publié sur l'exotisme en général et sur l'exotisme indochinois en particulier un article passionné et pas toujours très équitable. Comparant la littérature exotique française à celle des pays anglo-saxons, il trouvait que nous n'avions pas l'équivalent chez nous des Rudyard Kipling, des Joseph Conrad, des Somerset Maugham et des Pearl Buck, et il donnait de cette infériorité des raisons politiques, sociales et psychologiques qui n'étaient généralement pas à l'honneur des colons indochinois.

En admettant qu'il soit exact que notre littérature exotique ne vaille pas celle de langue anglaise, je ne crois pas que les raisons données par Hertrich aient un caractère indiscutable. La colonisation hollandaise passe pour être un modèle du genre, et la littérature hollandaise n'a pas cependant un seul écrivain exotique de classe. S'il faut juger de la valeur d'une colonisation par les écrivains qu'elle suscite, on pourrait s'étonner qu'un Rudyard Kipling soit issu de méthodes coloniales auxquelles nous sommes fondés de préférer les nôtres. En fait, il est facile pour un critique littéraire ou un professeur d'Université en mal de thèse de démontrer que l'apparition de tel écrivain ou de telle œuvre à telle époque et en tel pays s'explique par des conditions nécessaires, politiques, sociales et climatologiques ; mais prétendre démontrer que ces mêmes conditions rendent impossible l'apparition d'un écrivain de talent ou la production d'une œuvre de valeur, c'est là un genre de démonstration très peu scientifique et extrêmement périlleux. Qui sait si, au moment même où j'écris, les bancs d'une de nos écoles d'Indochine ne s'usent pas sous les culottes d'un jeune élève qui sera, dans quinze ou vingt ans, la révélation de notre littérature coloniale et jettera sur nos lettres le même éclat que jettent sur les lettres anglaises un Rudyard Kipling ou un Joseph Conrad ?

Aussi bien est-ce l'infériorité même de notre littérature exotique sur la littérature exotique anglo-saxonne qui ne me paraît pas du tout prouvée. Sans doute l'Indochine n'a encore pas inspiré d'œuvre qu'on puisse ranger au nombre des chefs-d'œuvre dignes de rester classiques, mais l'Indochine n'est pas notre seule colonie. De plus la littérature coloniale ne constitue qu'une partie de la littérature dite exotique, et ni Joseph Conrad ni Pearl Buck ni Somerset Maugham ne sont des écrivains coloniaux. Il y a lieu, en effet, de distinguer les genres non seulement parmi les œuvres mais aussi parmi les auteurs. Rudyard Kipling est un type d'écrivain qui est né et qui a grandi dans une colonie, mais même dans la littérature anglaise il constitue une exception, et il n'y a donc pas lieu de s'étonner si nous n'avons pas chez nous d'écrivain à lui comparer. Pearl Buck, fille d'un missionnaire, élevée au milieu des Chinois et qui a passé parmi eux la plus grande partie de sa vie, appartient à la même classe, mais elle est aussi une exception dans la littérature américaine. Quant à Joseph Conrad et à Somerset Maugham, ce ne sont pas des écrivains coloniaux mais des écrivains voyageurs, et c'est là une catégorie fort bien représentée dans notre littérature, et qui n'a rien à envier aux littératures étrangères, même anglo-saxonnes.

J'ai étudié il y a quelques années dans le *Bulletin Général de l'Instruction Publique*, en vue de l'explication française dans les classes, quelques textes inspirés à nos grands écrivains par nos possessions d'outre-mer, et je n'ai eu que l'embarras du choix.

Sans parler de chansons de gestes comme *Le Pèlerinage de Charlemagne*, qui décrivaient l'Orient avec une fantaisie excessive, l'exotisme est entré dans notre littérature avec les chroniqueurs des croisades, les Villehardouin et les Joinville. La description de Constantinople par Villehardouin, morceau célèbre cité dans toutes les anthologies, est, si je ne me trompe, le pre-

mier morceau exotique des littératures modernes et à ce point de vue notre littérature aurait au moins le mérite d'avoir montré la voie.

Que si l'on se place non plus au point de vue de l'ancienneté mais à celui de la qualité, ici encore la littérature française peut prétendre rivaliser avec n'importe quelle autre littérature. L'exotisme a été introduit chez nous par *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, et parce que ce roman a fait couler beaucoup de larmes, parce que des images naïves en ont popularisé les épisodes les plus touchants, des gens qui ne se donnent pas la peine de le lire se figurent que c'est une œuvre de patronage, bonne pour figurer dans les bibliothèques de jeunes filles, à côté des *Délly* et des *Henri Bordeaux*. Outre qu'il y a dans *Paul et Virginie* des pages si passionnées qu'elles risqueraient, si je voulais les citer ici, les rigueurs de la censure, ce roman a donné de l'évocation des pays lointains un modèle qui a pu être égalé depuis mais qui à mon avis n'a jamais été dépassé. La vie des colons à l'île de France (aujourd'hui l'île Maurice), et le paysage particulier des tropiques y sont décrits avec un mélange d'exactitude pittoresque et de poésie tout à fait admirable.

Je ne citerai que pour mémoire des pages magnifiques qu'ont inspirés à Chateaubriand l'Amérique dans *Atala*, les pays d'Orient dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* : ni Rudyard Kipling ni Joseph Conrad n'ont évoqué les pays du soleil ou l'exubérance des végétations tropicales dans une prose plus magique que celle de « l'Enchanteur ».

Mais ce ne sont pas seulement nos prosateurs qui ont trouvé dans l'exotisme des thèmes prestigieux : notre poésie aussi lui doit des pages qui sont parmi ses plus belles. On oublie trop facilement parmi les écrivains exotiques des poètes comme Hérédia ou Leconte de Lisle, et pourtant ils ont chanté celui-là les Antilles, celui-ci l'Inde et l'île Bourbon en des vers dont l'éclat et la vigueur me semblent les apparenter aux plus beaux vers de Kipling. Baudelaire a consacré lui aussi à l'île Bourbon (aujourd'hui La Réunion) des poèmes comme *La Vie Antérieure* ou *La Chevelure* qui sont parmi les plus beaux de notre langue et auxquels je ne pense pas qu'on puisse rien trouver à comparer dans les poèmes exotiques

d'aucune littérature étrangère. Paul Claudel enfin, poète en prose, a écrit sur la Chine et le Japon des pages merveilleuses, où la transfiguration du verbe s'unit à la profondeur de l'observation dans une combinaison tout à fait originale.

Ceux-là sont parmi les plus grands, mais il serait injuste d'oublier d'autres de nos écrivains, comme Pierre Loti, comme Paul Morand, comme le Duhamel du *Prince Jaffar* ou le Gide du *Voyage au Congo* dont les œuvres, si elles me paraissent, pour des raisons qu'il serait trop long de donner ici, inférieures à celles des Chateaubriand ou des Claudel, soutiennent en tout cas fort bien la comparaison avec les romans de Somerset Maugham ou de M^{me} Pearl Buck.

Car ceux qui parlent ou qui écrivent sur la littérature exotique française ne commettent pas seulement l'injustice de déprécier exagérément nos écrivains ; ils commettent aussi l'injustice inverse, qui est d'exalter à l'excès les écrivains étrangers auxquels ils les comparent.

J'ai été surpris par exemple de voir, dans l'article d'*Est* auquel je faisais allusion en commençant, un homme de goût comme Hertrich sembler mettre sur le même plan que les Kipling et les Conrad un romancier superficiel et facile comme Somerset Maugham, l'équivalent à peu près pour les lettres anglaises de ce qu'est pour les nôtres Pierre Mille, écrivain charmant, que je lis avec beaucoup de plaisir, mais dont les livres ne sont évidemment pas destinés à devenir classiques.

Même M^{me} Pearl Buck, écrivain probe et consciencieux, profonde observatrice des mœurs chinoises, ne me paraît pas mériter l'excès d'admiration qui lui est généralement accordé et qui me semble venir de ce que, comme tous les écrivains de langue anglaise, elle a la chance de bénéficier de plusieurs millions de lecteurs. On oublie trop que lui manquent les qualités qui font l'écrivain de génie : l'éclat de la forme, l'originalité de l'imagination. C'est une erreur à mon avis de juger de la valeur d'un écrivain, et surtout d'un écrivain dit exotique, par l'exactitude de son observation, par ce qu'on appelle, d'un mot bien mal fait, le « réalisme » de son œuvre.

Mais ceci est une question qui m'entraînerait trop loin et que je me propose de traiter dans un prochain article.

Perles D'EXTRÊME-ORIENT

Une des premières perles de notre collier avait été orientée par les méfaits du soleil sur la plume de M. Cl. Farrère. En voici encore les dommages sur celle d'un écrivain moins connu, M. Antonin Baudenne. Il terminait un conte, « Le remords », paru dans les Pages Indochinoises du 1^{er} février 1913 sur cette vision vengeresse :

Quand chasserai-je au loin la terrifiante vision ?...

Le grand corps mollement étendu, le visage plaqué contre le parquet, puis l'échancrure de la chemise où débordait une nuque puissante, frangée de cheveux roux... Elle me fascine cette nuque ; j'en distingue sans cesse les détails : le sillon des rides où la sueur perle et roule de grosses gouttes, le réseau des veines gonflées... Deux travers de doigt et j'aperçois aussi une tache ronde qui avance petit à petit, éblouit et menace.

Là haut, le faite disjoint laisse couler du soleil et c'est sa lumière qui darde une flèche homicide, qui verse à l'ennemi ce rai d'or en fusion.

Mon sang ne fit qu'un tour ; je me précipitai puisque tout en moi commandait de secouer cet homme, de le secourir... Mais je ne sais quelle force satanique m'entravait, éveillait en mon cœur des idées vengeresses... Ma lâcheté prit l'apparence de la justice... J'hésitai... Je voulais le sauver, je voulais qu'il périt et je rêvais, hélas ! ainsi que

doivent rêver les damnés... Immobile, tiraillé en tous sens, j'oubliais le disque de feu sous lequel tarissait la source d'une vie. Quand je me ressaisis, l'œuvre maudite était accomplie, la mort avait passé.

« Vincelin ! Vincelin ! » hurlai-je, plein d'affolement.

Le malheureux sursauta et tendit de mon côté sa face congestionnée :

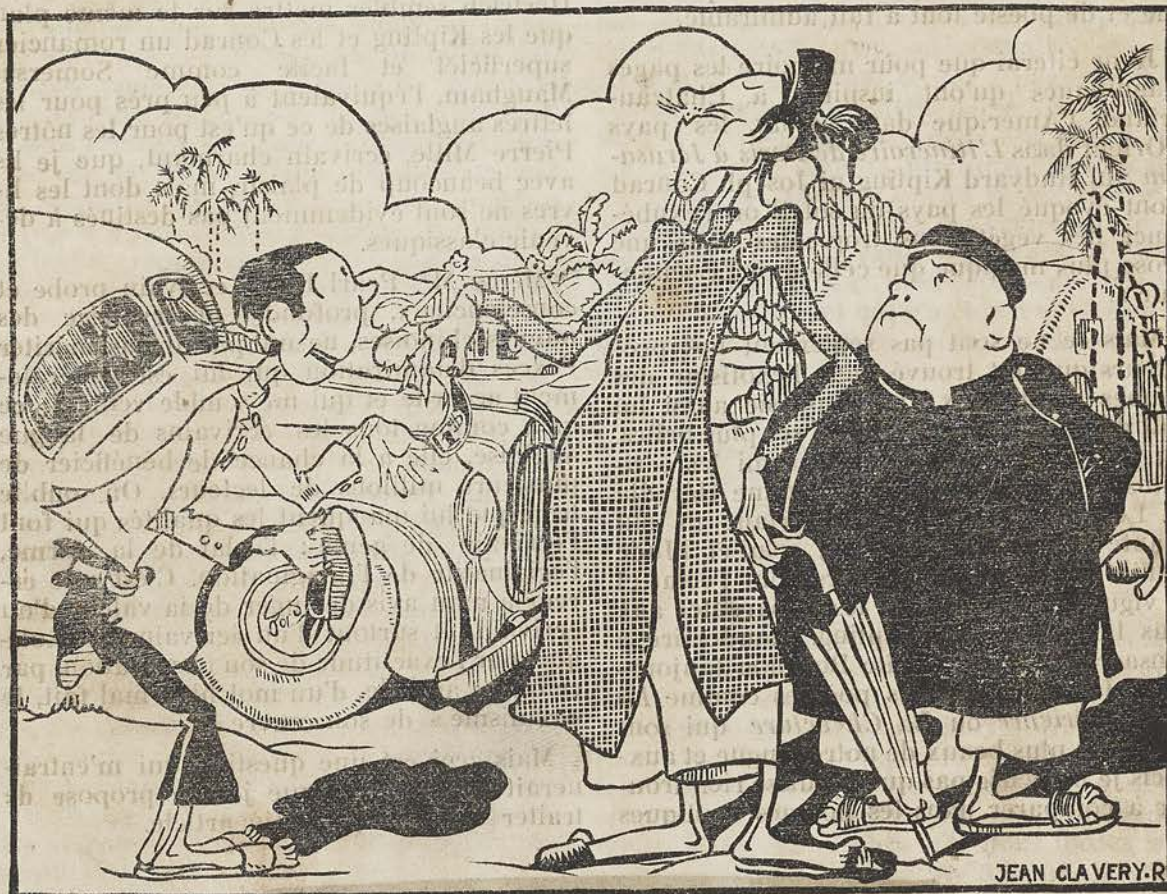
« Avez-vous fini de crier comme un sourd ? Laissez-moi donc reposer tranquillement... Allez au diable ! »

Mu par une colère subite, il se dressait, l'injure aux lèvres, mais portant aussitôt les mains à ses tempes, les pupilles dilatées, le masque tordu par la souffrance, il tituba et s'abattit à mes pieds !

Une civière l'emporta jusqu'à la plus prochaine ambulance où, malgré mes soins et mes veilles, il succomba...

Après tout, peut-être, comme les temps sont changés le temps lui-même n'est-il plus celui qu'ont connu nos anciens... Ou bien eux-mêmes avaient-ils une boîte crânienne plus fragile. Ce n'est pas impossible, mais c'est encore un signe de retour de notre espèce vers l'homme de Cro-Magnon.

LA PANNE



(4^e prix de notre Concours d'humour.)

LE CHAUFFEUR. — « C'est l'essence qui n'arrive pas »
M. LY TOET (avec un geste noble). — « Tenez, mon ami, voilà une piastre pour qu'elle prenne un pousse-pousse pour venir plus vite, votre essence. »



Photos J. L'HUSSIER



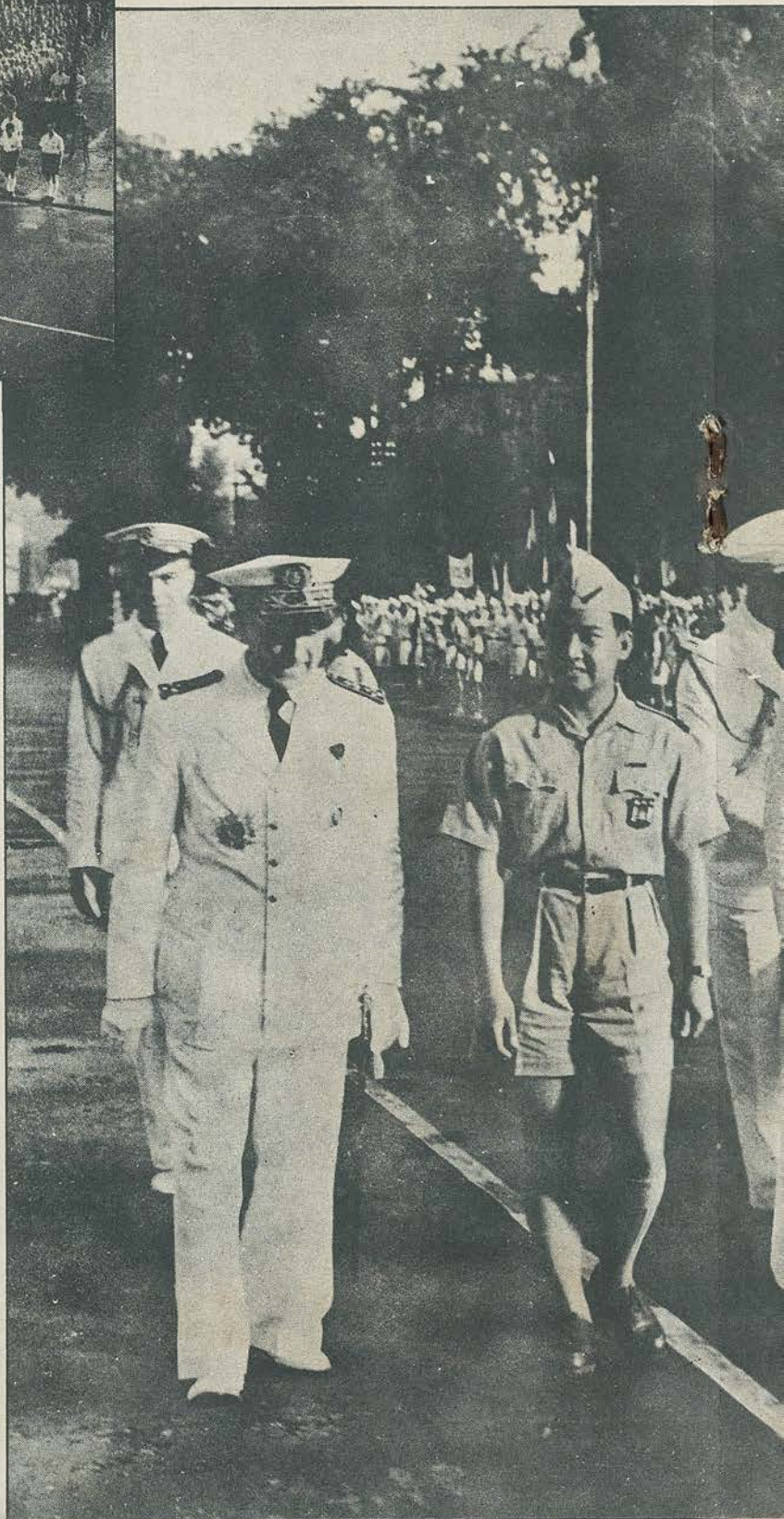


A l'occasion des fêtes du Tang-Tok, l'anniversaire du roi Sihanouk, 15.000 jeunes Yu-van, réunis devant le Palais Royal, en une magnifique démonstration, acclament leur roi, premier Yu-van du Royaume.

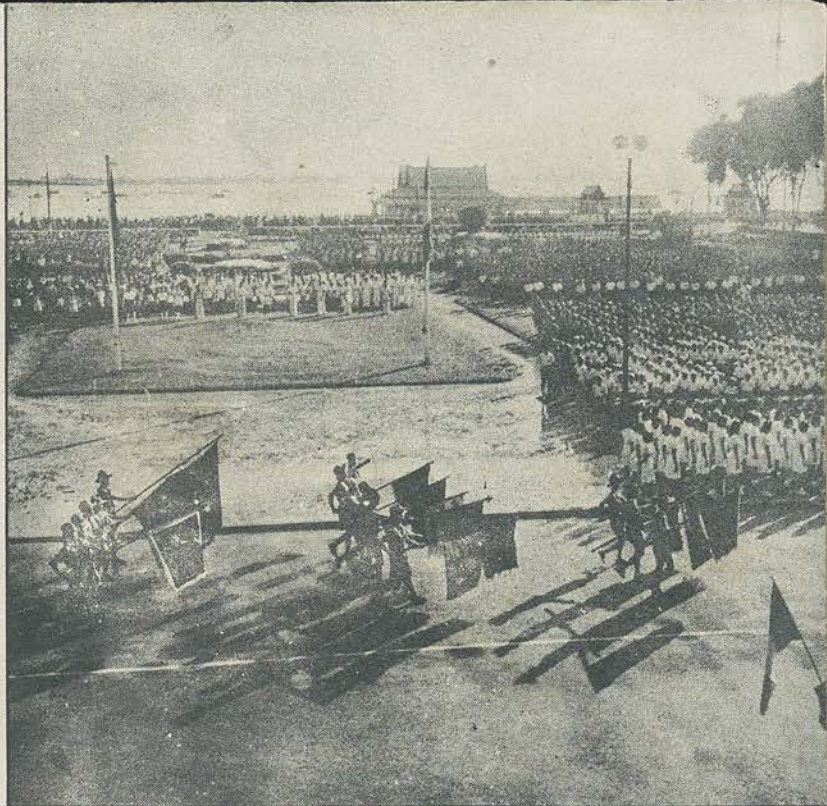
Rassemblement de Jeunesses, espoirs d'un Cambodge rénové que, dans la voie de l'action et des progrès utilitaires, dont les mouvements Sport-Jeunesse sont les manifestations les plus spectaculaires, le pays khmèr doit à son Roi et à M. le Résident Supérieur GAUTIER.

L'Amiral J. DFCOUX a passé en revue les Jeunesses rassemblées présentées par leur Roi en uniforme de Chef Yu-van.

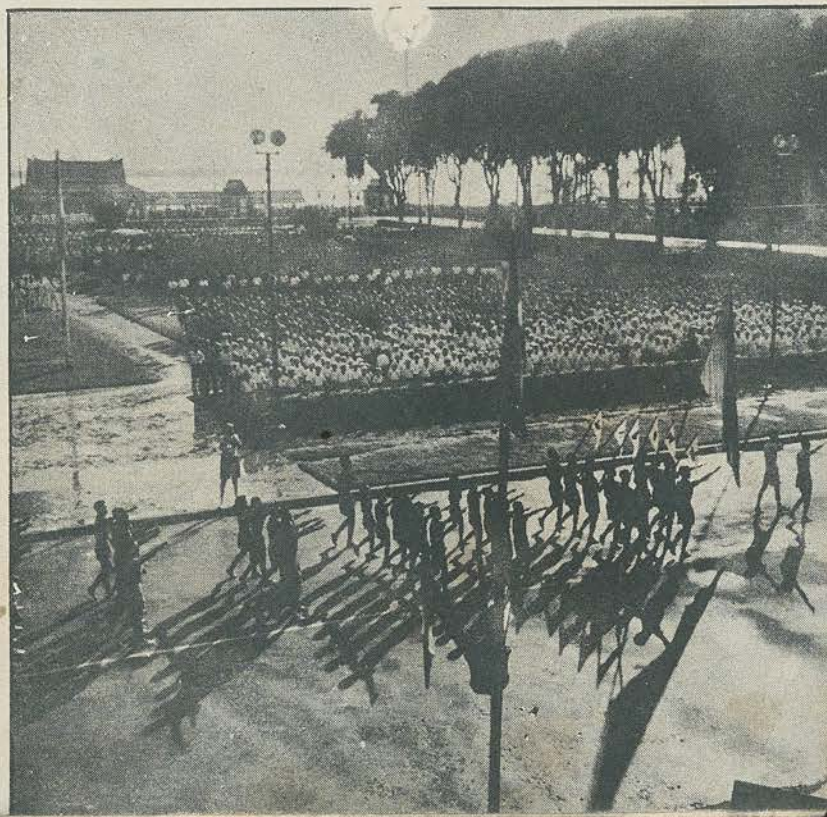
Bien qu'un peu anciennes (il faut en excuser et nous en excusons auprès de nos amis du Cambodge méritent d'être



aut en accuser les moyens de transport
près de nos lecteurs), ces actualités
éritaient d'être publiées.



Photos HESBAY
et J. LHUISSIER





CLIMAT ET CLIMATISATION

par B. GUILMET

Ingénieur Agronome.

S I le mot « climat » a de fortes chances de rebuter le lecteur, par contre le terme un peu mystérieux de « climatisation » retiendra très probablement l'attention de tous ceux que les questions de l'amélioration du confort humain intéressent. Il est cependant indispensable de donner quelques précisions sur celui-là, si l'on veut comprendre ce qu'est la climatisation.

LE CLIMAT PHYSIQUE

L'ensemble des phénomènes physiques qui caractérisent l'atmosphère habituelle d'un lieu constitue ce qu'on appelle son « climat ». A la différence de l'état du temps du météorologiste, qui est en quelque sorte la résultante, à un instant donné, de facteurs atmosphériques en un lieu, la notion de « climat » implique non seulement une idée de sommation de phénomènes caractéristiques de l'atmosphère du lieu, mais encore une idée de succession régulière dans le temps et même de périodicité du fait de l'alternance des jours et des nuits et du jeu normal des saisons.

Le climat ainsi défini est donc bien quelque chose de physique dont les éléments peuvent être évalués à l'aide de quantités dans l'ensemble toujours mesurables, du moins théoriquement. C'est une donnée réellement quantitative valable pour une année entière et qui servira aux évaluations qualitatives dont nous allons maintenant dire un mot.

QUALITE DU CLIMAT PHYSIQUE. — La qualité d'une chose est toujours arbitraire si on ne précise pas, pour qui, il y a qualité. Ce qui est bon pour l'un, peut être mauvais pour l'autre ; tout dépend de l'action qui se révèle, favorable ou nocive. Il en est ainsi lorsqu'on veut juger un climat physique. Dans un lieu donné, les hommes, les animaux supérieurs, les insectes, les plantes, le sol lui-même et les microbes qu'il contient subiront le même climat physique de façons très différentes. Ledit climat pourra par exemple être déclaré malsain pour l'homme, mais favorable à certaines plantes et certains insectes. Ainsi les régions tropicales avec leur climat chaud, alternativement sec et humide, sont peu favorables à l'homme blanc, mais conviennent bien aux races de couleurs ; elles sont favorables à la végétation (sous réserve de certaines adaptations à la sécheresse), mais sont défavorables au sol qui subit une altération, souvent mortelle, connue sous le nom de latérisation.

LE CLIMAT ET L'HOMME

Les exigences de l'homme vis-à-vis du climat sont surtout d'ordre calorifique. Pour lui, la qua-

lité du climat physique réside dans la température de l'air et dans les facteurs annexes (humidité, ventilation) qui peuvent en modifier l'effet. Aussi l'apprécie-t-il presque uniquement au point de vue thermique, et le déclare chaud, tempéré ou froid. Lorsqu'il veut être plus précis, il se borne à ajouter le qualificatif de sec ou d'humide aux précédents. Cependant, malgré ces exigences calorifiques, on trouve l'homme, avec son fidèle compagnon le chien, sous toutes les latitudes et sous tous les climats de la surface du globe terrestre (Négrilles des régions forestières équatoriales, Touaregs du Sahara, Esquimaux et Lapons des régions arctiques). Mais il ne prolifère normalement que là où il trouve aisément sa nourriture et des conditions climatiques, sinon favorables du moins susceptibles d'être combattues efficacement par des moyens artificiels.

La race blanche est principalement répartie dans les régions à climat tempéré, avec large débordement dans celles à climat froid. La race jaune a une aire d'extension remarquable en latitude, mais est cependant la plus dense dans les zones à climat tempéré de l'Asie des Moussons. La race noire, elle, est presque entièrement cantonnée dans la zone chaude tropicale d'Afrique et d'Océanie. Chaque race a donc une certaine adaptation à un type de climat que l'on peut qualifier de favorable à ladite race. Si un individu ou un groupe d'individus s'établit dans une région à climat physique nettement différent du climat racial, il y a réaction plus ou moins brutale de l'organisme. Toutefois, comme il a été déjà dit plus haut, par son ingéniosité, l'homme peut atténuer ces réactions, et réussir, grâce à des moyens artificiels, à subir le climat défavorable, sinon à s'y adapter.

CLIMATISATION — CONFORT MAXIMUM.

Tous les moyens artificiels utilisés pour modifier les caractéristiques physiques du climat sont des systèmes de climatisation. Les maisons, les vêtements, le chauffage, sont des procédés de lutte contre le froid qui tendent à créer autour du corps de l'homme une atmosphère plus voisine du climat optima. Les maisons, les appareils de ventilation, les procédés anciens de réfrigération de l'air dans les pays secs par arrosage du sol, ont le même but, mais leur action est dirigée contre la chaleur ou la sécheresse. La climatisation n'est donc pas à proprement parler une nouveauté. Ce qui est nouveau, ce sont d'une part la définition de ce que l'on appelle le confort maximum et, d'autre part, les procédés modernes pour obtenir celui-ci.

Le confort maximum est la sensation de « bien-être » qu'éprouve l'homme quand son organisme est en équilibre dynamique avec le milieu ambiant ; c'est-à-dire lorsqu'il n'a à lutter ni contre le chaud, ni contre le froid, ni contre l'humidité. Ce confort maximum n'est pas le même pour tous les indivi-

dus, mais il peut cependant être défini d'une façon précise pour une race donnée. Les ingénieurs américains de « l'American Society of heating and ventilating engineers », qui ont étudié à fond cette question et auxquels on doit la notion nouvelle de confort maximum, ont déterminé les valeurs relatives à l'homme blanc.

A titre d'indication, voici quelques chiffres caractéristiques précisant les valeurs que doit avoir la température de l'air pour différentes humidités pour qu'un homme blanc au repos éprouve le confort maximum dans un endroit sans ventilation :

Humidité relative %	100 %	80 %	60 %	40 %	20 %
Température en degrés C	17°8	19°0	20°1	21°5	23°2

Lorsque l'air est en mouvement, la température de confort maximum pour une humidité donnée s'élève progressivement avec la vitesse de ventilation ; c'est ainsi qu'en air saturé, les températures d'égal confort à la température effective 17°8, sont respectivement de :

21°1 pour une ventilation de 0,5 m/s ;	
22°6 — — — 1,0 m/s ;	
23°8 — — — 1,5 m/s ;	
25°3 — — — 2,5 m/s.	

Les valeurs concernant les races jaune et noire n'ont pas à ma connaissance fait l'objet de recherches, mais elles ne doivent pas être très différentes des précédentes (probablement quelques points en plus, soit 19° à 20° de température effective (1) de confort maximum en air calme pour un individu au repos).

Il est bon de noter que toutes les valeurs données ci-dessus concernent l'individu sain et normalement vêtu et au repos, dans un local abrité du rayonnement solaire direct. S'il y a mouvement, les températures correspondant à une ventilation et une humidité données pourront descendre de 5 à 10 points ou plus, suivant le travail musculaire fourni. Si le travail est exécuté en plein air, au soleil, la température de l'air devient secondaire, l'insolation agissant directement sur le corps.

De ce qui précède, il résulte que pour amener l'atmosphère d'un local au voisinage des conditions de confort maximum, c'est-à-dire pour climatiser le local, on peut agir soit sur la température de l'air, soit sur son humidité, soit enfin sur sa vitesse de déplacement. Contre le froid, le seul procédé de climatisation utilisable est le chauffage, puisque la diminution de l'humidité et la ventilation ont pour effet d'augmenter la température de confort maximum. Contre la chaleur sèche, les systèmes de ventilation ou de réfrigération sont les procédés les plus efficaces de climatisation. Contre la chaleur humide, les fortes ventilations étant désagréables et même néfastes, c'est par la réfrigération, par la déshumidification ou par ces deux systèmes combinés que l'on obtient la réalisation des pièces climatisées.

La consommation de calories, de frigories ou de kilowatts nécessaires à l'obtention d'une atmosphère physiologiquement confortable à l'intérieur des locaux entraîne des dépenses d'autant plus considérables que le climat extérieur est plus inclement. C'est pourquoi, dans toute installation de climatisation, il faut faire appel à l'art de l'architecte qui est seul qualifié pour donner les moyens

de réduire ces dépenses. La limitation du cubage des pièces d'habitation, l'augmentation de l'épaisseur des murs, ou leur doublage, l'étanchéité des parois et le compartimentage en sas des vestibules d'accès sont, parmi les solutions, celles qu'il y a lieu de retenir, aussi bien pour la climatisation contre le froid que contre la chaleur et l'humidité.

LE CLIMAT ET LES PRODUITS ALIMENTAIRES ET CHIMIQUES

Beaucoup de produits d'origine animale ou végétale subissent, soit directement soit par l'action des ferments, des altérations profondes de la part du climat. Il en est de même de certains produits chimiques, pharmaceutiques.

Mais alors que le froid, quand il n'est pas excessif, est généralement favorable à la conservation de quantité de produits, la chaleur et l'excès d'humidité ou de sécheresse sont presque toujours néfastes. C'est pourquoi le problème de la climatisation des magasins ne se pose pour ainsi dire pas dans les régions à climat froid, du moins pendant la plus grande partie de l'année ; tandis qu'il nécessite une étude et un appareillage souvent important dans les pays constamment ou périodiquement chauds. L'atmosphère froide convenant parfaitement aux produits alimentaires les plus susceptibles d'altération, c'est à la réfrigération que l'on demande naturellement la réalisation de leur conservation. Donc entrepôts frigorifiques, glaciers et armoires type « frigidaires » peuvent être considérés comme des endroits climatisés et confortables pour les produits que l'on y place. Chacun de ces produits exige du reste son climat particulier. C'est ainsi que les fruits, les légumes, les fromages, le lait, le beurre, les poissons, les viandes, etc... ont tous une température et une humidité relative optima de conservation.

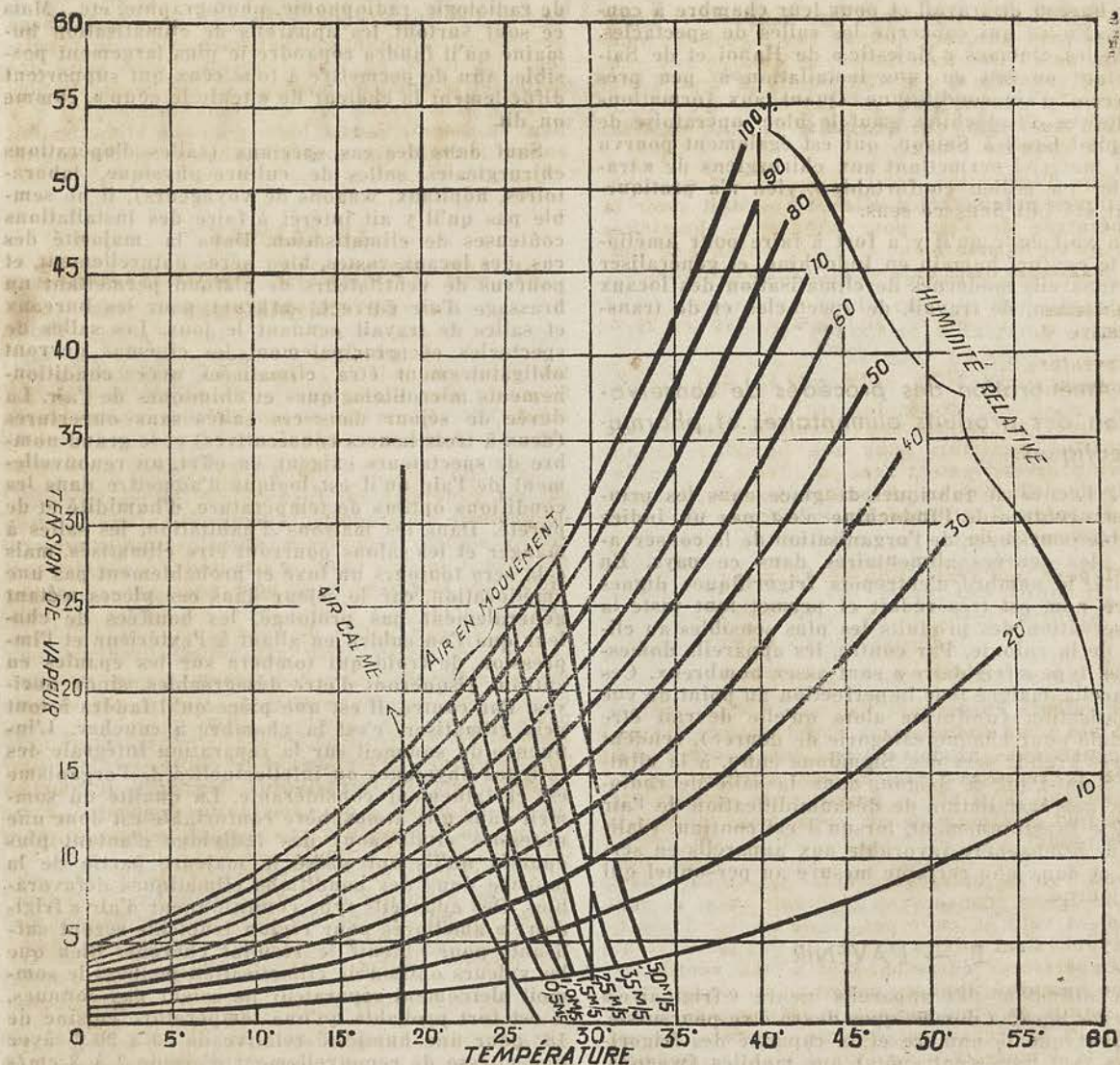
Outre les produits alimentaires, certains produits pharmaceutiques, d'origine organique ou chimique, doivent également être conservés en chambre froide ou sèche pour les mettre à l'abri du climat et de ses variations.

Enfin, le matériel de radiologie et de photographie nécessite bien souvent l'installation de salles climatisées (sèches ou réfrigérées) pour permettre leur utilisation rationnelle.

L'INDOCHINE EN FACE DU PROBLÈME DE LA CLIMATISATION

Il résulte des travaux entrepris que, du fait de l'adaptation, les Indochinois, comme les Européens, exigent une température effective de confort maximum supérieure de près de 2° centigrades à celle donnée par les ingénieurs américains. Compte tenu de cette observation, les courbes d'égal confort sans et avec ventilation ont été construites pour faciliter la détermination des conditions de confort maximum réalisables. L'examen attentif du graphique ci-contre permettra au lecteur de se faire une idée sur la question.

(1) Température effective du confort maximum en air calme = température correspondant à la saturation de l'air, soit humidité de 100 %.



GRAPHIQUE PSYCHROMÉTRIQUE donnant en fonction de la température et de l'humidité relative de l'air les courbes d'égale confort maximum à la température effective de 19° quand l'air est immobile (droite) et quand l'air a des vitesses respectivement de 0 m/s, 1 m/s, 1,5, 2,5, 3,5 et 5 m/s.

Exemple. — A la température de 17°, avec 60 % d'humidité relative et un vent de 2,5 m/s, un homme au repos à l'abri du soleil éprouve la même sensation de bien-être que s'il était dans une pièce saturée à 19° en air calme.

A. — LES RÉALISATIONS.

1°) Amélioration du confort humain.

a) LUTTE CONTRE LE FROID. — Sauf dans le Nord-Annam et le Tonkin pendant les quelques mois d'hiver, et dans quelques stations d'altitude, le problème de la climatisation des locaux ne se pose pas en Indochine. Dans les régions précitées, la lutte contre le froid est réalisée au moyen des portes et fenêtres vitrées et d'un système de chauffage quelconque (feu de bois dans les cheminées, grille à charbon ou poêle genre Mirus ou Salamandre). S'il y a travail musculaire, le chauffage n'est même pas obligatoire, mais les vêtements de drap sont de rigueur.

b) LUTTE CONTRE LA CHALEUR. — La mise

à l'abri des locaux contre l'insolation directe par des vérandas persiennées, la ventilation naturelle favorisée par de larges ouvertures et par une orientation judicieuse des bâtiments ont été, avec le système de ventilation artificielle de « panka », les procédés utilisés par les premiers colons pour améliorer leur confort. Puis, avec l'électricité, vinrent les ventilateurs portatifs et de plafond qui permettent, grâce à une accélération de l'évaporation de la sueur, de s'approcher souvent très près du « bien-être ». Malheureusement, ce système de climatisation s'avère, dans bien des cas, insuffisant ou trop brutal. Aussi est-il naturel de demander à la réfrigération et à la déshumidification le moyen d'atteindre le confort désirable. La climatisation avec des conditionneurs d'air type « frigidaire » n'est réalisée que par de rares particuliers pour

leur bureau de travail et pour leur chambre à coucher. En ce qui concerne les salles de spectacles, seuls les cinémas « Majestic » de Hanoi et de Saigon ont ou ont eu une installation à peu près correcte d'air conditionné. Quant aux formations sanitaires d'Indochine, sauf le bloc opératoire de l'hôpital Grall à Saigon, qui est également pourvu d'un matériel permettant aux chirurgiens de « travailler en milieu confortable », rien n'a pratiquement été fait dans ce sens.

On voit donc qu'il y a fort à faire pour améliorer le confort humain en Indochine, et généraliser les appareils modernes de climatisation des locaux d'habitation, de travail, de spectacles et de transports.

2°) Amélioration des procédés de conservation des produits alimentaires et pharmaceutiques.

L'existence de fabriques de glace dans les principaux centres de l'Indochine n'est pas un indice valable pour juger de l'organisation de la conservation des denrées alimentaires dans ce pays. En réalité, le nombre d'entrepôts frigorifiques dignes de ce nom est très réduit et permet tout juste la conservation des produits les plus sensibles au climat de la colonie. Par contre, les appareils domestiques type « frigidaire » sont assez nombreux. Ces appareils, malgré leur imperfection au point de vue climatisation (uniforme alors qu'elle devrait être spéciale pour chaque catégorie de denrée), rendent de très grands services. Signalons enfin, à la clinique Saint-Paul, à Saigon, dans la salle de radiologie, une installation de déshumidification de l'air dont le fonctionnement, lorsqu'il est continu, réalise une atmosphère favorable aux appareils en service et dans une certaine mesure au personnel qui y séjourne.

B. — L'AVENIR.

La diffusion des appareils genre « frigidaire » pour les besoins domestiques devra être poursuivie, pendant que le nombre et la capacité des frigorifiques tant fixes (entrepôts) que mobiles (wagons, bateaux, chalands) seront obligatoirement augmentés. De plus, des installations spéciales seront étudiées pour le conditionnement de l'air des salles

de radiologie, radiophonie, photographie, etc... Mais ce sont surtout les appareils de climatisation humaine qu'il faudra répandre le plus largement possible, afin de permettre à tous ceux qui supportent difficilement la chaleur de « tenir le coup », comme on dit.

Sauf dans des cas spéciaux (salles d'opérations chirurgicales, salles de culture physique, laboratoires, hôpitaux, wagons de voyageurs), il ne semble pas qu'il y ait intérêt à faire des installations coûteuses de climatisation. Dans la majorité des cas, des locaux vastes, bien aérés naturellement, et pourvus de ventilateurs de plafond permettant un brassage d'air correct, suffiront pour les bureaux et salles de travail pendant le jour. Les salles de spectacles et principalement les cinémas devront obligatoirement être climatisées avec conditionnements microbiologiques et chimiques de l'air. La durée de séjour dans ces salles sans ouvertures (deux à trois heures consécutives) et le grand nombre de spectateurs exigent, en effet, un renouvellement de l'air qu'il est logique d'admettre dans les conditions optima de température, d'humidité et de pureté. Dans les maisons d'habitation, les salles à manger et les salons pourront être climatisés, mais cela sera toujours un luxe et probablement pas une amélioration, car le séjour dans ces pièces n'étant généralement pas prolongé, les bouffées de chaleur que l'on subira en allant à l'extérieur et l'impression de froid qui tombera sur les épaules en entrant risqueront d'être désagréables, sinon nocives. Par contre, il est une pièce qu'il faudra à tout prix climatiser, c'est la chambre à coucher. L'influence du sommeil sur la réparation intégrale des fatigues physiques ou intellectuelles de l'organisme est certainement considérable. La qualité du sommeil dans une atmosphère confortable est donc une nécessité vitale pour des individus d'autant plus épuisés qu'ils ont passé la majeure partie de la journée dans des conditions climatiques défavorables. Des appareils type conditionneur d'air « frigidaire » améliorés pour région tropicale seront suffisants pour obtenir le résultat cherché. Bien que les valeurs optima de climatisation pendant le sommeil pleinement réparateur ne soient pas connues, il est fort probable qu'une température voisine de 18° pour une humidité relative de 80 à 90 % avec une vitesse de renouvellement d'air de 2 à 3 cm/s devrait donner satisfaction. Une bonne couverture de laine serait évidemment nécessaire pour protéger le corps contre le froid.

LES EMPEREURS D'ANNAM ET LE BOUDDHISME

par TRAN-VAN-GIAP

LE bouddhisme a pris naissance aux Indes, dans le royaume de Kapilavastu, au VI^e siècle avant l'ère chrétienne. Son fondateur est Çâkyamuni, philosophe humanitaire, que ses disciples ont divinisé sous le nom de Buddha, c'est-à-dire celui qui est « illuminé » par l'Intelligence Suprême. Cette religion, après son expansion dans l'Inde, gagna tous les pays environnants, simultanément par voie de terre et par voie de mer. Par l'intermédiaire des caravanes de marchands, il passa en Asie centrale, en Mongolie, au Tibet et en Chine ; de la Chine il pénétra au Japon par la Corée. Par la voie maritime, en passant par Ceylan et Java, il se répandit en Indonésie, en Indochine et en Chine.

Au III^e siècle après J.-C., le bouddhisme se scinda définitivement en deux écoles : le « Hīnayāna », ou « Petit Véhicule », et le « Mahāyāna », ou « Grand Véhicule ». Le « Petit Véhicule », au canon pâli, est aujourd'hui le rite officiel au Cambodge, au Laos, au Thaïlande, en Birmanie et à Ceylan. Le « Grand Véhicule », au canon sanskrit, s'implanta au Cachemire, d'où il se propagea en Chine, au Tibet, en Annam, en Corée puis au Japon.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les deux aspects du bouddhisme.

Le bouddhisme annamite n'est pas sans éclat. Il existe à ce que nous voyons, dans tous les villages, des pagodes bouddhiques, ou au moins l'emplacement où fut jadis une pagode. A certains jours de l'année, les représentants de la commune, les notables, ou, plus simplement le gardien du temple, y font acte religieux. D'après les documents chinois anciens et les livres annamites du XIII^e siècle, nous savons que le bouddhisme a été introduit dans l'ancien Annam vers le début du III^e siècle de l'ère chrétienne. Les sources où nous avons puisé décèlent quatre périodes. Des origines au V^e siècle, c'est l'implantation du bouddhisme indien ; du VI^e au X^e siècle, c'est le « dhyāna » chinois ; à partir du XI^e siècle apparaît un « dhyāna » annamite ; du XVII^e siècle à nos jours, ce « dhyāna » évolue et se déforme.

Le bouddhisme annamite est donc né d'une combinaison du « Mahāyāna » indien et d'une masse de spéculations mystiques empruntées au « tantrisme » florissant. Ces emprunts se retrouvent encore dans les rites pratiqués de nos jours, notamment dans ceux des cérémonies funéraires organisées par les Associations bouddhiques de toute l'Indochine à la mémoire des

victimes du sous-marin français « le Phénix », dont nous avons rendu compte dans le « Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient », t. xxxix, fasc. 2, pp. 224-272. La théorie fondamentale est la doctrine de l'affranchissement du cycle de la transmigration des âmes. Mais cet affranchissement ne consiste pas en une absorption dans le « Néant », comme dans le bouddhisme originel. Le Nirvāna est entendu en un sens positif, il signifie l'obtention de la dignité de Buddha par une série de victoires remportées successivement sur les six mondes, le monde de l'enfer, des animaux, des passions inassouvies, de la force brutale, des hommes et des êtres célestes.

Telle est, à grands traits, l'histoire du bouddhisme annamite. Si cette religion est apparue si forte en Annam, c'est qu'elle a joui de tout temps d'une faveur presque constante de la part des empereurs. Ils créaient à la Cour une hiérarchie sacerdotale, recrutaient des bonzes, cherchaient à diffuser la religion par leurs actes de foi, envoyaient des missions officielles et privées en Chine pour la recherche des textes du canon, organisaient des fêtes officielles et surtout ordonnaient la construction de pagodes bouddhiques et la fonte de cloches.

Aux dires des annalistes, les empereurs des Đinh (968-979), des Lê (980-1009), des Lý (1010-1224) et des Trần (1225-1399) étaient de fervents bouddhistes. Ils établirent une hiérarchie des fonctionnaires religieux de la Cour. En 968, dès que les Annamites eurent reconquis leur indépendance, Đinh Tiễn-hoàng, le premier empereur national, donna des chefs à la communauté bouddhique du royaume. Le premier titre honorifique accordé au bonze Ngô-chân-Lư par l'empereur Đinh, est celui de Khuông-việt-đại-sư, « Grand Maître, Soutien du Viêt ». Du X^e au XVII^e siècle, la Cour annamite accorda aux religieux bouddhistes des titres officiels, notamment ceux de Maître du Royaume (Quốc-sư), de Religieux du Sangha (Tăng-lục), de Lettré (Ký-lục), etc. Les empereurs leur prodiguaient également des dons magnifiques en or et en argent et des costumes officiels de cérémonie. Et des concours et des examens consacrés aux recrutements des bonzes furent institués à plusieurs reprises. Il faut descendre jusqu'au début du XI^e siècle pour voir les premières tentatives de recherche des textes du canon. Les missions officielles de 1008, de 1019, de 1034, de 1299, etc., furent très fructueuses. Elles rapportèrent de Chine des textes du

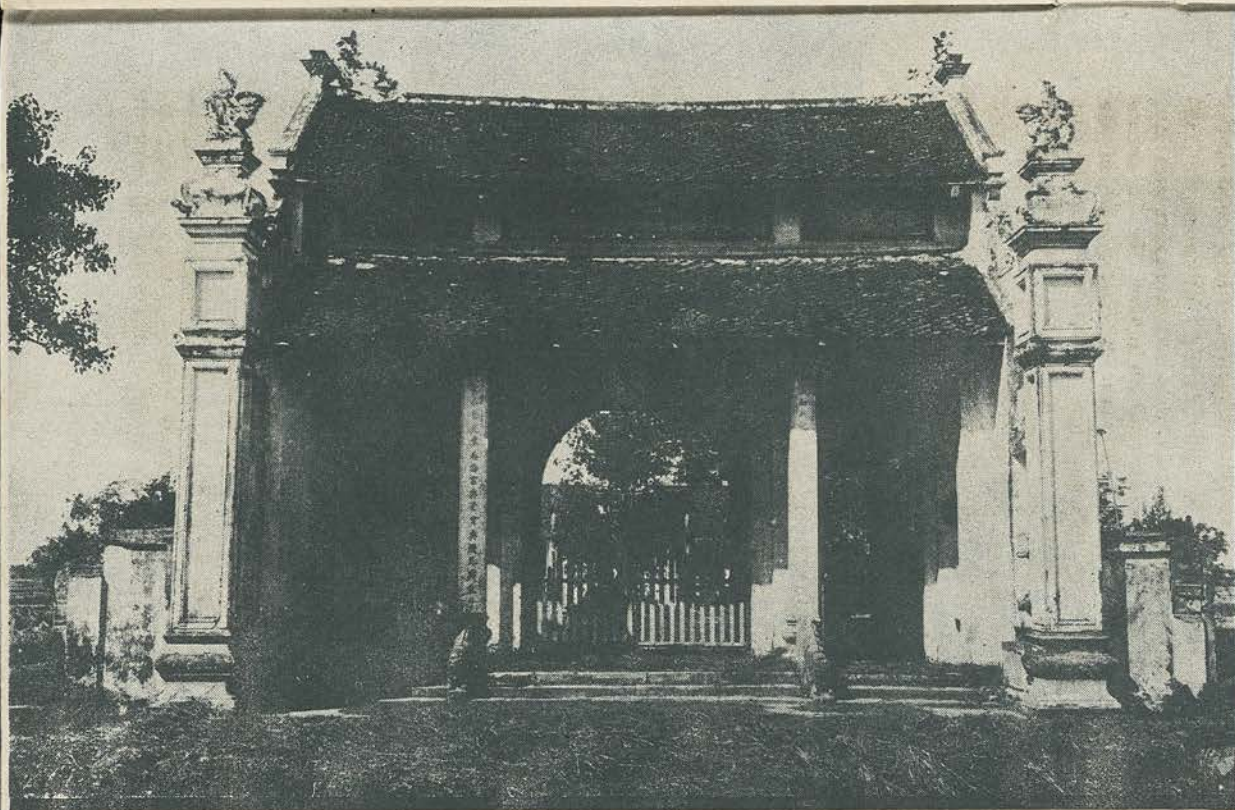
Tripitaka offerts par la Cour des Song. Quant aux missions privées, citons celle de la période de Vĩnh-khánh (1735-1739): le bonze Tinh-toàn chàm-công fut chargé d'aller à la pagode de K'ing-yun, sur la montagne Ting-hou, dans le Kouang-tong, pour y approfondir le canon bouddhique. Il en rapporta, à son retour, un nombre considérable de nouveaux ouvrages bouddhiques de plus de deux cents titres différents. La plupart de ces livres ont été ensuite réédités et diffusés dans tout le pays.

Et pour mieux soutenir cette religion de paix et de douceur, nos empereurs faisaient organiser des fêtes officielles pour que le culte du Bouddha fût bien compris par la population. Citons entre autres, la fête donnée en 1026 pour l'inauguration des images du Bouddha peintes sur le mur de toutes les auberges et des places publiques. Le nombre de pagodes dont la construction fut ordonnée par nos empereurs, selon les Annales, n'est pas moins considérable. Et à l'occasion de la construction ou de la restauration de chacune de ces pagodes, des faveurs exceptionnelles furent accordées au peuple. Nous en gardons encore le souvenir et des vestiges en existent partout. Citons en les principaux. La pagode de Lý-quốc-sur, à la rue de la Mission à Hanoi, fut fondée sous les Lý (1009-1225). Au sud du Jardin botanique est située la pagode de Diên-hựu, dite Chùa Một-cột (« Pilier unique »). Ce gracieux édifice fut élevé, en 1049, par Lý Thái-tôn, à la suite d'un vœu à la « Çakti » du « bodhisattva » Quan-âm. A Sơn-tây, la pagode de Thiên-phúc fut fondée au x^e siècle. Au village de Bình-hà, à Hải-dương, est située la pagode de Quỳnh-lâm dont les images de bouddhas sont en bronze. Elle fut fondée sous les Lý, célèbre sous les Trần (1225-1414) et fréquentée par les « Patriarches de la Forêt des Bambous », Trần Nhân-tôn, Pháp-Loa et Huyền-Quang. A Tức-mặc (« Ville d'or »), lieu de naissance du fondateur de la dynastie des Trần, le Phô-minh-tư, dit Chùa Tháp, est un stûpa, élevé vers 1300, par Trần Anh-tôn pour recevoir l'une des reliques de son père, le saint empereur bouddhiste Trần Nhân-tôn, etc... Ce sont là des faits historiques qui se déroulèrent du x^e au xviii^e siècle sur la terre de l'ancien Annam. Quant aux provinces de l'Annam du Centre, l'activité des seigneurs Nguyễn, à l'égard du bouddhisme ne fut pas sans importance. En 1601, dès son premier séjour aux

provinces Thuận et Quảng, Nguyễn-Hoàng fit construire la pagode de Thiên-mụ, « La vieille céleste », près de Hué. Ensuite les seigneurs de Hué, Hiên-vương (1648-1687), Ngãi-vương (1687-1691), surtout Minh-vương (1691-1725), fervents bouddhistes, portant officiellement un nom d'initiation, construisirent ou restaurèrent des pagodes, les dotèrent d'inscriptions, et firent venir à plusieurs reprises des bonzes de Chine « pour faire les cérémonies dans les formes », dit un missionnaire de ce temps-là Bénigne Vachet. Depuis ce moment, le bouddhisme n'a cessé de profiter en Annam de la faveur des Nguyễn. Les empereurs Gia-Long, Minh-Mạng, Thiệu-Trị firent restaurer, construire et réparer un grand nombre de pagodes aux environs de Hué et dans tout le pays. De nos jours encore, l'initiation officielle en Annam est consacrée par un diplôme délivré par l'Administration et l'avancement dans la hiérarchie dépend également du ministère des Rites de la Cour de Hué. Récemment, en 1932, on a construit une pagode bouddhique en pleine ville de Kontum. Cette pagode fut baptisée par la Cour de Hué du nom de Bác-ái (« Altruisme »). Avant son inauguration qui eut lieu au mois de novembre de la même année, S. M. Bảo-Đại lui fit don d'une vieille cloche provenant d'une pagode antique de Hué et lui rendit visite en 1940 à l'occasion de la foire de Kontum. En 1934, le bonze chef de cette pagode fut honoré par la Cour de Hué du titre de Tăng-cang (« Religieux exemplaire »).

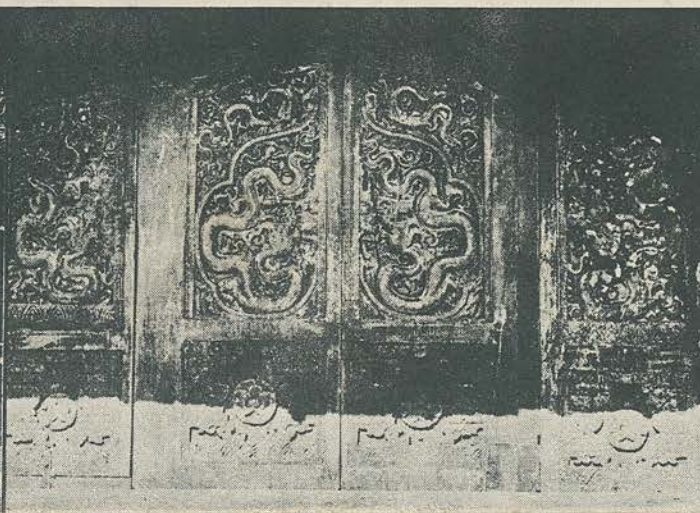
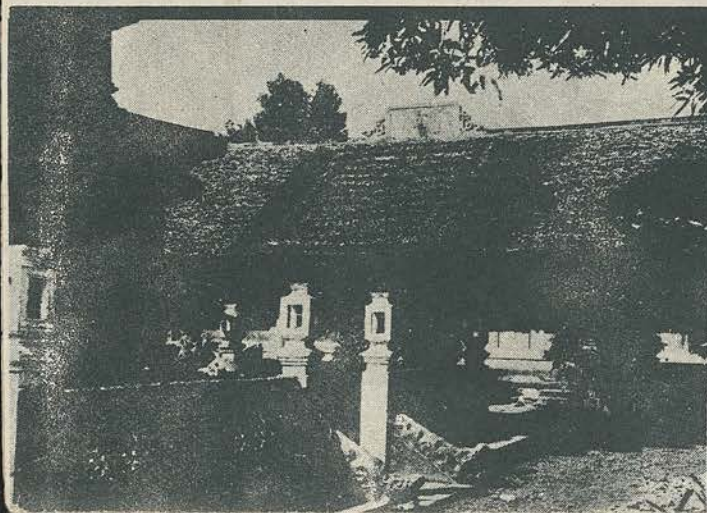
En somme, le bouddhisme a été pour l'Annam au début de son indépendance nationale, le véhicule de la civilisation, et, pendant plusieurs siècles, les bonzes eurent le monopole de la haute culture intellectuelle. Cette religion qui a ses racines dans l'Inde et la Chine exerça une influence profonde sur la vie politique et sociale, intellectuelle et littéraire. Et il advint tout naturellement que l'influence bouddhique et l'influence confucianiste se répandant sur le pays par ondes successives pendant plus d'un millier d'années transformèrent les vieilles croyances populaires dont subsistent quelques souvenirs dans les cultes divers. Le bouddhisme a été presque de tout temps patronné par l'Etat. Dès le x^e siècle, il était déjà florissant en Annam, et la dynastie des Lý, celle des Trần surtout, virent s'accroître son influence. Celle-ci ne fut pas moins prospère sous les Lê et les Nguyễn.

Le bouddhisme annamite est donc né d'une combinaison de « Mahâyâna » indien et d'une masse de spéculations mystiques empruntées au « tantrisme ». Les bouddhistes annamites retrouvent encore dans les rites bouddhistes de nos jours notamment dans ceux des cérémonies laudatives organisées par les associations bouddhistes de toute l'Indochine à la mémoire des



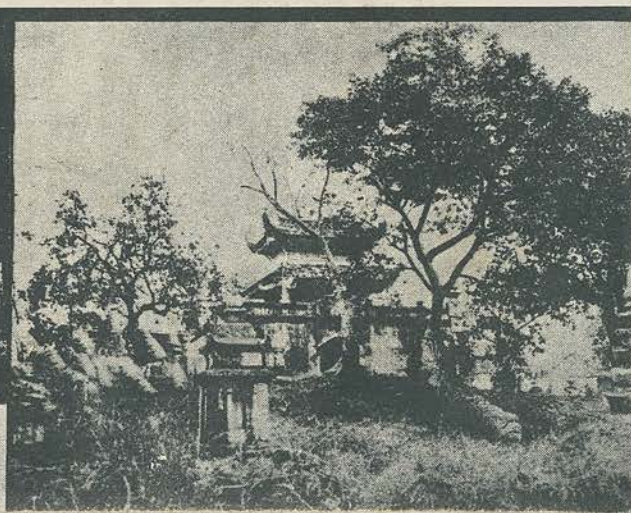
Portique de la pagode de Túc-Mạc.

Vue d'ensemble et portes sculptées et laquées de la pagode.



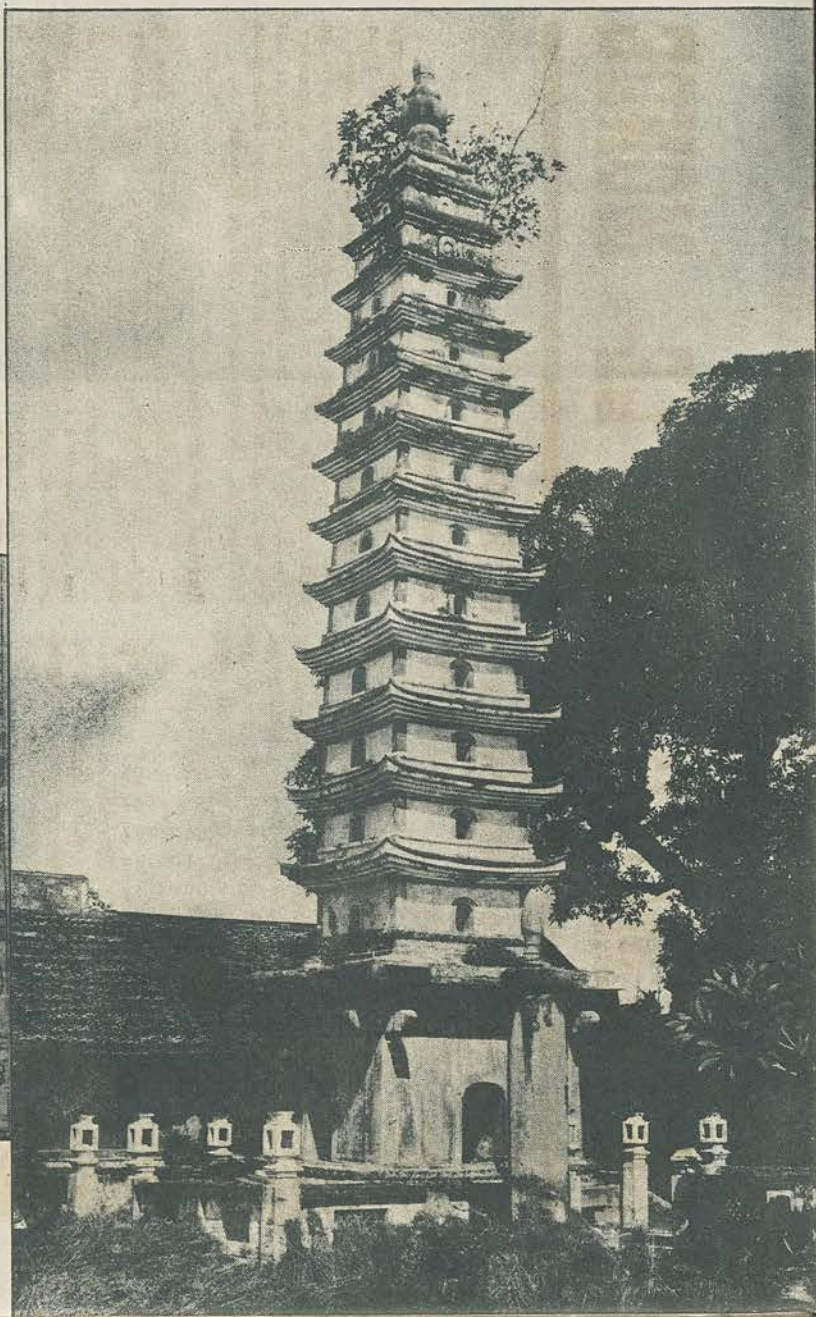
« ... Au village de Binh-Ha, à Haiduong, est située la pagode de Quỳnh-Lâm dont les images de Bouddha sont en bronze. Elle fut fondée sous les Lý, célèbre sous les Trần (1225-1414) et fréquentée par les « Patriarches de la Forêt des Bambous », Trần-Nhân-Tôn, Pháp-Loa et Huyền-Quang. A Túc-Mac, « Ville d'Or », lieu de naissance du fondateur de la dynastie des Trần, le Phô minh tự, dit Chùa Tháp, est un stupa, élevé vers 1300, par Trần-Anh-Tôn, pour recevoir l'une des reliques de son père, le saint empereur bouddhiste Trần-Nhân-Tôn. »

Pagode de Quỳnh-Lâm (Haiduong).





Tombeau et image
bouddhique de l'em-
pereur TRẦN-NHAN-
TON, patriarche de
la Forêt des Bambous,
à Túc-Mạc, près de
Nam-Định (XIV^e siè-
cle).



LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 26 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 1944

Pacifique.

Dans les Philippines, les forces américaines se sont heurtées aux défenses japonaises sans pouvoir les surmonter.

L'aviation nipponne a intensifié son activité dans ce secteur, bombardant les aérodromes alliés de Tacloban et Dulag, dans l'île de Leyte, ainsi que des positions américaines dans l'île de Morotai.

L'aviation américaine, de son côté, a effectué un nouveau raid sur la région de Tokyo, le 27 novembre.

Chine.

Nanning, dernière base aérienne américaine dans la province du Kwangsi, est tombée aux mains des forces japonaises dans la journée du 24 novembre. Après la prise de cette ville, les troupes nipponnes ont poursuivi leur progression en direction de la frontière du Tonkin.

Dans le nord de la province, après la prise des villes de Hochin et de Nantan, une colonne nipponne progressant le long de la voie ferrée Liuchow-Kweiyang, a pénétré dans la province du Kweichow, le 24 novembre.

Birmanie.

En Birmanie centrale, dans le secteur de l'Irrawady, les forces britanniques progressant le long de la voie ferrée Myitkyna-Mandalay ont atteint la région de Pinwe, située à 10 kilomètres au nord de Naba.

Plus à l'est, la bataille de Bhamo se poursuit avec violence.

Dans les monts du Chin, les forces nipponnes opposent une vive résistance aux colonnes est-africaines qui attaquent en direction de Kalewa.

Europe orientale.

— En Tchécoslovaquie, l'armée russe du général Petrov poursuit son avance vers l'ouest, en direction du centre de communications de Kassa, situé à proximité de la frontière hongroise.

— En Hongrie, dans la plaine du nord-est, la réduction des centres de résistance allemands, établis sur le versant de la chaîne montagneuse située au nord-est de Budapest, se poursuit méthodiquement. La prise des centres de Edger et Hatvan, ce dernier situé à 50 kilomètres seulement au nord-est de la capitale, améliore encore la position des troupes soviétiques pour le prochain assaut sur Budapest.

Au sud de la plaine, les Russes ont traversé le Danube et occupé la ville industrielle de Pecs, à proximité de la frontière yougoslave.

— En Yougoslavie, à l'ouest de Belgrade, les forces russo-yougoslaves, reprenant l'offensive, ont coupé la ligne Brod-Sarajevo, dernière voie de retraite des troupes allemandes résistant dans le centre du pays.

En Serbie, à l'ouest de Nich, l'armée du maréchal Tito a atteint la rive orientale du fleuve Ibar, depuis Kraljevo jusqu'à Mitrovica.

Dans le Monténégro, les forces britanniques et yougoslaves ont occupé Budva et Bar, sur la côte de l'Adriatique, et menacent maintenant la ville de Scutari, en Albanie septentrionale.

En Dalmatie, de violents combats se livrent aux environs de Knin, situé à l'est de Zara, dans les Alpes Dinariques.

Europe méridionale.

— En Italie, une nouvelle avance britannique a permis aux forces de la VIII^e Armée d'atteindre Faenza, l'une des grandes villes situées sur la route Bologne-Rimini.

Au sud de Bologne, les Alliés ont été contraints de céder du terrain au cours de contre-attaques allemandes.

— En mer Egée, des détachements britanniques ont effectué un débarquement sur l'île de Piskopi, située dans l'archipel du Dodécannèse, au nord de Rhodes.

Europe occidentale.

— En Hollande, la poche allemande située dans la boucle de la Meuse, à l'est d'Eindhoven a été pratiquement nettoyée.

— En Allemagne, les forces britanniques et américaines qui opèrent à l'est de Geilenkirchen et d'Aix-la-Chapelle, ont atteint la rivière Roer, au nord de Jülich, et menacent le centre de communication de Düren, sur la route de Cologne.

Dans la Sarre, les forces américaines du général Patton tiennent un front de 15 kilomètres dominant la vallée de Merzig et Sarrelouis.

— En France, les forces américaines ont développé leur offensive en direction des frontières d'Allemagne et occupé la région située au nord-est de Metz jusqu'à la ville de Saint-Avold.

Au nord de Strasbourg, les Américains ont atteint la rivière Moder, de Haguenau à Sarre-Union.

Dans la plaine d'Alsace, devant une farouche résistance allemande, les forces américaines et françaises convergent sur Colmar, venant des régions de Strasbourg, Saint-Dié et Mulhouse.

EN FRANCE

A l'Union Coloniale.

25 novembre. — L'Union Coloniale qui rassemble les originaires des territoires d'outre-mer et les Français qui s'intéressent aux colonies s'est réunie sous la présidence de MM. Elie Blencourt, Francis Jourdain et du général Bertin. Divers orateurs ont traité du problème de l'établissement d'une grande fédération France et territoires d'outre-mer.

A l'Académie des Sciences morales.

27 novembre. — M. Basdevant, professeur à la Faculté de Droit à Paris, a été élu par 11 voix sur 20, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, en remplacement de M. Alexandre Millerand.

Arrivée de deux nouveaux convois de prisonniers.

27 novembre. — Deux convois de prisonniers libérés européens et algériens sont arrivés à Oran le 22 et le 24 novembre.

Chez les couturiers de Paris.

28 novembre. — On donne quelques renseignements sur la mode et la couture à Paris. Ce qui manque surtout à la haute couture parisienne pour reprendre son essor, ce sont les matières premières :

Certains ersatz, comme la rayonne et d'autres tissus mélangés, inventés par des ingénieurs spécialistes, se sont révélés remarquables bien qu'un peu lourds. S'ils ne prétendent pas rivaliser avec les tissus originaux, ils parviennent cependant à les faire moins regretter.

Ce qui frappe en ce moment peut-être, c'est la pauvreté des coloris ; on voit surtout du noir. La variété des coloris ne pourra revenir que lorsque les usines pourront fonctionner de nouveau. Le poids des tissus et le contrôle très strict des métrages conduit à adopter des modèles qui donnent une impression de sveltesse discrète et d'élégante sobriété.

Les travaux d'érudition.

28 novembre. — Les travaux d'érudition se sont, dans l'ensemble, poursuivis en France depuis 1939. C'est ainsi que pour s'en tenir aux principales publications, l'*Histoire littéraire de la France*, le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, l'*Histoire des Croisades*, les éditions du *Corpus Vassorum antiquorum* et des *Ordonnances des rois de France* ont été poursuivies très régulièrement. De nouveaux fascicules ou volumes ont déjà vu ou verront le jour incessamment.

Certaines grandes collections ne cessent de s'enrichir. Par exemple les *Textes français modernes*, vont s'augmenter du *Discours de Ronsard sur les misères de ce temps*, du quatrième tome des *Œuvres de Molière*, d'une édition critique de *Salammbo* et de *Madame Bovary*. Ces deux dernières sont dues à M. René Dumesnil, le plus qualifié des Flaubertistes.

Dans la collection Guillaume Budé sortiront sous peu la fin de *La Métamorphose* d'Apulée, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, la suite du *Tite-Live*, *Silves* de Stace.

Pour les textes grecs, on aura les débuts d'Epictète et *L'hermetica*, la suite d'Hérodote, les *Plaidoyers civils et politiques* de Démosthène, l'*Oreste* d'Euripide.

Dans la collection Byzantine, la fin de *L'Alexiade* de Anne Comnène sera mise en vente incessamment.

M. Maurice Brillant s'est vu confier d'autre part la direction d'un important ouvrage, l'*Histoire régionale*, qui sera établi sur le modèle désormais classique de ces collectifs.

M. Martineau va donner une édition critique en trois volumes de *La vie d'Henri Brulard*, de Stendhal, dont il est l'éditeur.

Avant la fin de l'année, sera mis en vente le quatrième volume de la *Correspondance générale de Mérimée*, que publie le docteur Maurice Parturier. Celle de Sainte-Beuve, qu'on doit à Jean Bonneret et qui est comme nul ne l'ignore, un modèle du genre, se poursuivra malgré les difficultés que rencontre une telle entreprise, difficultés que les événements ont augmentées : l'imprimerie qui en a la charge a été incendiée au cours des opérations militaires.

L'édition se poursuit également d'une autre correspondance générale : celle de Lamartine pour la période de 1830 à 1848. Elle est l'œuvre des élèves de l'Ecole Normale Supérieure, qui ont travaillé sous la direction de M. Maurice Levaillant.

Ce n'est là qu'un aperçu des travaux de l'érudition française qui garde sa place, au premier rang.

Pour les Français en Allemagne.

28 novembre. — Une Commission de juristes a été fondée sous la présidence du Procureur général Boissarie en vue d'obtenir des puissances neutres et des organisations internationales telles que la Croix-Rouge, un contrôle efficace des prisonniers et ouvriers français en Allemagne, dont le nombre est d'environ deux millions et demi.

Les relations postales France-Amérique.

30 novembre. — Le courrier Amérique-France comprendra à partir du 1^{er} décembre les lettres recommandées et les paquets d'un poids maximum de deux kilos environ.

Baptême de la nouvelle promotion de l'Ecole Nationale de la France d'Outre-mer.

1^{er} décembre. — M. Giacobbi, ministre des Colonies du G.P.R.F., accompagné du général Kœnig, gouverneur militaire de Paris, a présidé jeudi, à l'Ecole Nationale de la France d'outre-mer, à la cérémonie du baptême de la nouvelle promotion portant le nom du gouverneur Félix Eboué. En présence de la famille du gouverneur général Eboué, de nombreuses personnalités coloniales et de tous les élèves, le gouverneur Delavignette, directeur de l'Ecole, a ouvert la séance par une allocution au cours de laquelle, il a évoqué les morts pour la Patrie.

M. Giacobbi a déclaré aux élèves : « Dans votre carrière, il faudra que vous apportiez une vie et une humanité plus grandes que dans n'importe quelle autre ».

L'assistance a observé une minute de silence en l'honneur des 39 élèves de l'Ecole morts au champ d'honneur, puis le général Kœnig a baptisé la nouvelle promotion qui, genoux en terre, a prêté serment de consacrer sa vie au service de l'Empire.

Les crues.

1^{er} décembre. — Plusieurs fleuves sont en crue en France. En ce qui concerne la Seine, les services compétents se montrent optimistes. La crue, disent-ils, n'aura pas de conséquences dangereuses. La situation ne devient dangereuse que lorsque les eaux atteignent 6 m. 30. Jeudi, la Seine atteignait 5 m. 21. On prévoyait qu'elle recommencerait à monter dans deux jours, mais qu'elle n'atteindrait pas 6 mètres.

On se souvient que la Seine avait dépassé 7 m. 62 en 1924 et 8 m. 62 en 1930.

Les hausses de niveau s'étendent à la quasi-totalité des cours d'eau de France. La Meuse, l'Oise, la Marne, la Saône, le Rhône, sont en crue. On signale sur la Marne des dégâts provoqués par l'obstruction du lit de la rivière près de Châlons à la suite de la destruction des ponts.

Le torrent alpestre de l'Arvo a débordé dans des proportions inattendues, c'est la crue la plus forte qui ait été enregistrée.

La navigation est ininterrompue en Haute-Seine ; la côte des plus hautes eaux navigables sera dépassée incessamment en Basse-Seine. La navigation sur la Saône reprendra selon les prévisions le 7 décembre et sur le Rhône à partir du 3 décembre 1944.

Une journée du commerce à Marseille.

2 décembre. — La Chambre de Commerce de Marseille organise pour le 8 décembre une journée du commerce dont les recettes seront consacrées à l'emprunt.

Les collections des musées de France.

2 décembre. — Le personnel des musées français de l'Etat a toutes les raisons d'être fier de son action durant les années de guerre.

Grâce à ce personnel et en particulier à M. Jaujard, ancien directeur des musées nationaux, aujourd'hui à la tête de la direction des Beaux-Arts et des Belles-Lettres au ministère de l'Education, toutes les collections d'art françaises ont été sauvées. Certains échanges ont eu lieu avec des musées étrangers, ils ont été généralement avantageux pour les musées français.

Nécrologie.

2 décembre. — On apprend la mort accidentelle de Mme André Malraux, femme du célèbre écrivain. Mme André Malraux, qui laisse deux enfants, était sous son nom de jeune fille Fukke Jowette-Clotis une romancière de talent, dont la première œuvre, *Le temps sert*, a été très remarquée à l'époque.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

EN MARGE DE L'ACTUALITE

Anvers et son étonnant « zoo »...

(Suite)

LA QUALITE D'ABORD

Le directeur du Zoo d'Anvers ne fait pas mystère de ses directives. Avant toute chose, il veut chez ses pensionnaires la qualité.

« Beaucoup de collections, à l'étranger, sont plus nombreuses que la nôtre. Aucune je pense — et je le dis sans fausse modestie — ne possède des spécimens plus caractéristiques. Trente fauves peut-être : mais dans chaque catégorie, ce qui se fait de mieux. Douze pingouins, mais choisis la main haute. Deux couples de chimpanzés, mais parfaits. La faune du Congo belge est naturellement bien représentée. Nous montrons aux visiteurs les mieux encornés parmi les ruminants africains : les bœufs Watussi. Nous avons appliqué aux ruminants, en général, le système Hagenbeck, de Hambourg, qui donne à ceux qui les contemplent l'impression que les bêtes vivent en liberté dans l'admirable promiscuité du Premier Paradis. »

Ce qu'il faut signaler, c'est que ce parc des ruminants est ici si soigneusement exécuté que l'on croit être en présence d'un décor naturel. On a évité, à miracle, la fâcheuse impression de rocaille et de rochers en carton romain qui, ailleurs, fait penser aux praticables Tour du monde au Châtelet.

POISSONS ET REPTILES

De véritables palais de style, il faut le dire, un peu lourd, reçoivent les antilopes, les pachydermes, les fauves.

Mais le Zoo anversoise est très fier de son aquarium. C'est une balise de plus de soixante mètres de long où circulent sans arrêt deux cent cinquante mille litres d'eau, non de la mer du Nord, aux glauques profondeurs, mais bien de la Méditerranée aux eaux d'azur. Tous les cinq ans, des wagons-foudres dûment autorisés — car le prélèvement et le trafic de l'eau de mer est soumis à des règles strictes — apportent aux bords de l'Escaut, le flot qui baigne Salamine et Monte-Carlo.

Et tout là-haut, sur la colline, s'ouvre la verrière torride où glissent dans leurs bacs de verre les ophiidiens. Petits, moyens, énormes, les reptiles d'Anvers appartiennent à toutes les catégories, depuis l'offensive couleuvre jusqu'à l'animal au venin foudroyant, depuis le fragile orvet cassant comme le verre jusqu'au monstrueux constrictor qui peut broyer, avaler et digérer un buffle.

« ZOOLOGIE » 1914

Il y a de belles pages de la sensible femme de lettres qu'est Neel Doff, sur le jardin d'Anvers au début de la guerre de 1914.

La ville occupée, le port paralysé, toutes les relations coupées avec le reste du monde. Anvers frappée au cœur par l'invasion trouva sa consolation dans ses dieux lares. Les Rubens de la cathédrale, le puits de Quentin Metsys, la Bible de Gutenberg et les presses de Moretus, le Zoo, enfin...

La population civile fut rationnée. Mais pas un jour les bêtes de la Zoologie ne souffrirent. Durant ces jours où les hommes devenaient à la fois chasseurs et gibiers et transformaient en une jungle plus cruelle mille fois que la vraie, les paisibles jardins, les champs pacifiques et les villes quêtes, près de leurs béguinages, durant ces jours de colère et d'effroi, les bêtes qu'on « appelle sauvages » — ô ! Demaison — donnèrent aux humains des exemples de calme et de sagesse.

« Quand je me demandais si le monde n'allait pas périr dans la catastrophe, m'a dit un vieux ouvrier lapidaire d'Anvers, j'allais faire un tour au Zoo. Rien que la vue de ces bêtes superbes, de leur calme olympien dans la captivité, me rassurait.

« Elles semblaient me dire : « La vie continue quand même ». Et parfois, pitoyables : « Dire que c'est nous, les bêtes, que vous appelez féroces ! »

Tant il est vrai que ce qui fut créé pour la joie, l'instruction et le délassement des hommes, n'est jamais inutile, mais travaille sans cesse à notre consolation...

Fin.

(IMPARTIAL, 19-20 octobre 1944.)

Interview de M. Bul-Ky à propos de la culture chinoise.

Avant de parler de l'esprit de la culture chinoise, essayons de définir le mot « Nho » par son étymologie.

Le mot « Nho » provient de la réunion de deux caractères « Nhân » et « Nhu ». « Nhân » signifie homme ; « Nhu » désigne les besoins nécessaires à la vie, le « Nho học » ou culture chinoise a donc un sens très étendu. Il comprend l'étude même de la connaissance des besoins nécessaires à la vie de l'homme et la manière de mettre en pratique cette connaissance.

« Nho » signifie encore « vu » c'est-à-dire « perfection ». Le « Nho », vraiment digne de ce nom, est un homme parfait capable d'assurer le bonheur de ses semblables et de gagner leur estime et leur respect.

Qui peut donc mériter le nom de « Nho » ?

Tous les bons rois qui utilisent leur talent et leur science à administrer le pays dans la paix ; tous les généraux illustres qui mettent leur talent et leur science à la défense du sol natal et assurent le bonheur du peuple ; tous les mandarins qui consacrent leur talent et leur science au perfectionnement moral de leurs administrés ; tous les éducateurs de renom, les écrivains et les penseurs sont des « Nho ».

« Nho » n'est donc pas une appellation spéciale désignant les lettrés. Dans un sens élevé, il évoque l'image du « quân tử » ; quân signifie chef, celui qui dirige un peuple ; « tử » veut dire maître. « Quân tử » sont des hommes qui, par leur vertu et leur science, sont dignes d'éduquer leurs semblables et de les diriger.

Le « Nho học », ou culture chinoise, vise à la possession des vertus et qualités morales. Quelles sont ces qualités et ces vertus ? Ce sont d'une part : lễ, nghĩa, liêm, si, d'autre part : trung, tin, hiếu, đê.

« Lễ », c'est la raison, l'ordre, l'enchaînement dans les choses et dans les idées, c'est être consciencieux, précis, correct, et honnête.

« Nghĩa » désigne ce qui convient, ce qui est juste, comme les devoirs entre parents et enfants, entre mari et femme.

« Liêm », c'est ne pas se passionner pour l'argent, pour les honneurs, n'accepter et ne demander rien dont on ne soit pas digne.

« Si », c'est rougir devant sa conscience, se connaître, ne pas se tromper soi-même, ni tromper les autres. L'homme, sensible à cette honte morale, est celui qui rougit d'être inférieur aux autres, d'être maltraité ou de s'abaïsser. L'homme « vô-si » est celui qui n'éprouve pas de honte. Ceux qui mendent la nuit en frappant à toutes les portes, et qui, le jour, se glorifient de leur situation, sont des « vô-si ».

Ces quatre vertus : lễ, nghĩa, liêm, si, constituent l'essentiel du « Nho học » ; leur possession conduit à la possession des quatre qualités : trung, tin, hiếu, đê (fidélité, loyauté, piété filiale, fraternité). La possession des quatre dernières qualités forme la base du perfectionnement de soi-même, perfectionnement nécessaire pour diriger la famille, administrer le pays et pacifier le monde.

Les quatre vertus et quatre qualités mentionnées ci-dessus sont nécessaires aussi bien à la vie en famille qu'à la vie en

société, car il faut d'abord se perfectionner pour pouvoir ensuite servir d'exemple à ses semblables, créer de bonnes habitudes et améliorer les mœurs. Dans la société, comme en famille, un père infortuné ne peut donner une bonne éducation à ses enfants; un frère indigne ne peut donner de bons conseils à ses caïets.

Le « Nho hoc » présente encore une autre caractéristique. Il comprend deux parties : « tri » (compréhension) et « lanh » (appliquer). Pour comprendre, il faut étudier; pour appliquer ses connaissances, il faut essayer de les utiliser dans la pratique. Comme la théorie et la pratique vont ensemble, « tri » et « lanh » ne peuvent se séparer. C'est une erreur de croire, comme le font la plupart des hommes, que le « Nho hoc » manque de pratique. Il est, au contraire, une étude essentiellement réaliste et non abstraite.

Il résulte de ce qui précède que le but du « Nho hoc » est le perfectionnement de soi-même. Cette culture personnelle constitue la base de la morale en famille. Or, la famille est le lien d'union entre les divers peuples, la source des cinq principes de la morale (ngũ luân) et l'origine de la société qui n'est, en somme, que la réunion de plusieurs familles.

Le « Nho hoc » est un enseignement moral. Mais cet enseignement porte à la fois sur la famille et la société; son domaine s'étend ainsi indéfiniment. Le « Nho hoc » enseignant à la fois la théorie et la pratique, il est essentiellement réaliste et ne vise pas à la vaine poursuite des honneurs.

PHAM-MANH-PHA

(Extrait traduit de la Revue

TRI-AN - n° 162

du 12-10,

LA VIE INDOCHINOISE

26 novembre.

Hanoi. — L'Amiral Decoux, répondant à l'invitation des RR. PP. Dominicains, s'est rendu à leur maison de la rue Brière-de-Lisac, où il a rehaussé de sa présence la cérémonie de bénédiction de la nouvelle chapelle à laquelle procéda Mgr Chaize, vicaire apostolique à Hanoi; puis une grande messe fut célébrée par le R. P. Prisset, vicaire provincial.

— Un comité d'honneur vient de se constituer sous la présidence de S. E. le Vo-Hiên Hoang-trong-Phu et la vice-présidence de M^{me} Chauvet, en vue de la construction d'un pavillon supplémentaire à l'Institut Ophtalmologique de Hanoi.

Le Gouverneur Général de l'Indochine, en remerciant les organisateurs et souscripteurs de cette entreprise d'intérêt social, a fait savoir qu'il donnait son accord de principe aux projets du Comité. Les dispositions nécessaires ont été aussitôt prises pour que les travaux puissent être commencés sans retard. Cette construction permettra d'intensifier la lutte contre le grave fléau social du trachome.

Saigon. — La Banque de l'Indochine mettra incessamment en circulation un billet de 20 piastres, qui ne diffère des billets de même dénomination émis en 1943 et 1944 que par la tonalité générale.

27 novembre.

Hanoi. — Le Conseil des Recherches scientifiques de l'Indochine s'est réuni dans la salle de la Bibliothèque de la Direction de l'Instruction Publique.

28 novembre.

Saigon. — Le Gouverneur de la Cochinchine s'est rendu en tournée d'inspection à Tay-ninh.

28 novembre.

Hanoi. — Des avions « Mitchell » ont bombardé Phu-lang-Thuong les 25, 26, 27 et 28 novembre, tuant 4 et blessant 10 Indochinois.

Une escadre de 16 « Liberators » a bombardé Gialam les 27 et 28 novembre, faisant pour les deux jours 90 victimes indochinoises, dont 33 blessés et 57 tués.

30 novembre.

Hanoi. — La ville de Ninh-binh a été mitraillée et bombardée le 29 novembre.

On déplore 16 victimes indochinoises, dont 2 tuées et 14 blessées.

Phnom-penh. — A l'occasion de sa prise de fonction, le Résident Supérieur Berjoan est allé déposer une gerbe aux Monuments aux Morts.

— Le Résident Supérieur Georges Gautier, a quitté le Cambodge le 29 novembre à 7 heures.

De nombreuses personnalités sont venues le saluer avant son départ. S. M. Norodom Sihanouk est venue à titre personnel passer quelques instants avec le Résident Supérieur Gautier.

1^{er} décembre.

Hanoi. — L'Amiral Decoux a passé les journées des 29 et 30 novembre en voyage d'inspection à Lang-son et au 2^e Territoire militaire.

Après avoir passé en revue les troupes de la garnison et la brigade de Garde Indochinoise, l'Amiral a visité, sous la conduite du chef de province et de M. Hospital, directeur du Groupe scolaire de Lang-son, l'intérieur ouvert dans ce chef-lieu depuis la dernière rentrée des classes. L'Amiral a inspecté le Groupe scolaire de Lang-son dont il a complimenté le directeur pour l'excellente tenue de cet établissement et le succès qu'il recueille auprès des populations locales.

Le Gouverneur Général s'est fait ensuite présenter par M. Faure, chef de Subdivision des Travaux Publics, les plans de la Maison de Jeunesse, dont la construction est actuellement très avancée.

Le Gouverneur Général a visité enfin le casernement de la brigade de Garde Indochinoise, dont il s'est fait exposer le projet de transformation par l'Inspecteur Carloti, commandant la brigade, ainsi que l'Orphelinat de Notre-Dame des Missions, où il a été accueilli par la Sœur Jeanne d'Arc, supérieure de l'Institution.

Le 30 novembre, après s'être fait présenter à l'hôtel de la Résidence, les officiers, fonctionnaires et notabilités, l'Amiral a visité les chantiers du nouveau marché qui sera édifié sur la rive gauche du sông Bang-Giang, à la sortie de la ville, vers Tra-linh et Trung-khanh-phu. Il s'est fait présenter, à cette occasion, par MM. Boudaut, chef de Subdivision des Travaux Publics, et l'Inspecteur Estrade, commandant la brigade de Garde Indochinoise, les plans des futurs casernements de la Garde Indochinoise qui seront construits à proximité du marché.

L'Amiral, conduit par M. Meillon, Administrateur-adjoint, chef des Sports et chef jeunesse de Cao-bang, est allé ensuite inaugurer le stade qui vient d'être achevé à la périphérie du Centre urbain et auquel donnait accès un pont construit sur le sông Tra-linh par la Section de Rassemblement de Jeunesse de Cao-bang.

À la fin de la matinée, le Gouverneur Général a visité l'atelier de tissage de tapis thos.

En passant à Nguyễn-binh, le Chef de la Fédération a inspecté le poste tenu par un détachement de la Marine Nationale, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Tardy, puis a gagné Bac-kan où il a été reçu par M. Rebouillat, Résident de France, et S. E. Dinh-van-Trân, Tuân-phu provincial.

A l'issue de cette tournée d'inspection, le Chef de la Fédération a exprimé sa satisfaction à l'autorité militaire et à l'autorité civile pour l'assiduité et l'entrain que les personnes sous leurs ordres apportent à l'accomplissement de leur tâche quotidienne ainsi que la confiance avec laquelle ils bâtissent pour l'avenir.

— Phu-lang-thuong et Phuly ont été mitraillés et bombardés le 30 novembre.

On déplore 10 tués et 15 blessés indochinois à Phuly.

— Le 91^e tirage de l'Emprunt indochinois 1922 a eu lieu ce matin.

— Le Journal Officiel de l'Indochine publiera incessamment un arrêté du Gouverneur Général valant décision gouvernementale, supprimant le Haut Conseil et créant, à la date du 1^{er} décembre 1944, le Conseil de l'Indochine.

Le nouvel organisme délibérera sur toutes les questions importantes intéressant l'Union Indochinoise, et pourra faire au Gouverneur Général toutes suggestions utiles.

Il sera appelé à donner son avis sur les projets d'arrêtés qui seront soumis par le Gouverneur Général, et notamment sur ceux valant décision gouvernementale, qui devront être obligatoirement approuvés par le Conseil.

Il se réunira en principe deux fois par mois.

Le Conseil comprend, sous la présidence du Gouverneur Général, le général Mordant, le général Aymé, M. Bodin, M. de Boisanger, M. Daloz, le premier président Morché, M. Torel.

Le nombre des membres du Conseil pourra être porté ultérieurement à dix au maximum.

L'arrêté prévoit également que des membres indochinois, à raison d'un par pays de l'Union, désignés le cas échéant après accord des Souverains protégés, pourront être appelés à siéger au Conseil à titre consultatif pour l'examen des questions intéressant les pays de l'Union qu'ils seront chargés de représenter.

De même, le Conseil pourra prendre l'avis de toutes personnes qu'il jugera aptes à l'éclairer sur les questions débattues.

En créant le Conseil et en désignant ses membres, l'Amiral Decoux s'est proposé de s'entourer des avis des personnalités qui lui ont paru les plus qualifiées pour le seconder dans la solution des problèmes posés par la situation de l'Indochine.

2 décembre.

Hanoi. — L'Administration des P.T.T. fait connaître que deux nouveaux timbres-poste : l'un à l'effigie de de Lanessan, l'autre à l'effigie de Yersin, seront mis prochainement en vente dans tous les bureaux de poste de l'Indochine.

Ces timbres ont respectivement une valeur d'affranchissement de 1 cent et de 15 cents.

3 décembre.

Hanoi. — M. Georges Gautier, Secrétaire général du Gouvernement général, est arrivé à Hanoi le dimanche 3 décembre.

Il a été reçu le matin même par l'Amiral avec qui il s'est longuement entretenu.

M. Georges Gautier prend immédiatement ses fonctions.

ALLOCUTION

prononcée par Mgr Cassaigne, à Saigon,
le 11 novembre dernier.

En ce jour anniversaire, où il y a un quart de siècle, sur la ligne du front, à la 11^e heure, du 11^e jour, du 11^e mois, se turent les canons et s'assoupirent les mitrailleuses, rappelons-nous la joie qui emplit nos cœurs.

Hélas ! les temps des désastres et des deuils sont revenus, mais après les années lourdes et humilantes, la France commence enfin à sortir du cauchemar.

Sans doute notre joie n'est pas complète, elle est grave, austère ; d'abord parce que ce n'est pas la fin de la tourmente, et aussi parce qu'elle nous a coûté déjà trop de larmes et trop de sang.

La lutte se poursuit, et avec elle dure toujours le devoir de compatir ; compatir, pâtir avec les au-

tres. Ne pas nous replier sur nous-mêmes, dans un sentiment trop personnel d'égoïsme rassuré, puisqu'ici nous avons été épargnés.

A côté des impressions individuelles qui sont légitimes, gardons des larmes, de la pitié, du dévouement, pour notre France qui souffre, qui expie sous la croix, qui se relève dans l'épreuve.

Défions-nous des reprises surnoises de l'intérêt privé, qui ne nous empêcheraient pas de pâtir, mais qui ne nous permettraient plus de compatir. Si lourdes que soient nos préoccupations, gardons nos cœurs attentifs à la souffrance des autres.

Saluons à l'horizon des temps nouveaux, l'aube blanchissante de ce jour, où la France, rendue à elle-même, reprenant au grand soleil de l'histoire sa place de grande nation, se lèvera encore sur ce monde ainsi qu'aux plus beaux jours, respectée comme le pionnier de la civilisation chrétienne, suivie comme le foyer de toute vertu, comme la terre classique de l'idéal et du sacrifice, parce qu'elle peut rester la Fille aînée de l'Eglise, l'ouvrier, le soldat et le héros des gestes de Dieu : G. sta Dei per francos.

La France est la terre de tous les dévouements, de toutes les générosités, c'est pourquoi le poète a pu affirmer que tout homme a deux patries, la sienne d'abord, et la France ensuite.

La Patrie est quelque chose de plus qu'une expression géographique, bien que la figure du territoire en soit comme le corps.

La Patrie est une âme, qui n'appartient pas seulement à la génération actuellement vivante, mais qui a passé par toutes les générations précédentes, et s'est chargée de tout ce qu'elles ont aimé réaliser de beau, de grand, de noble, d'héroïque. Ceux qui ont conçu et fait tout cela, ne sont plus, mais leur œuvre et leur esprit demeurent. C'est de leur vie et de leur mort que nous vivons, c'est leur langue que nous parlons, ce sont leurs passions et leurs vertus, leurs efforts, et quelquefois leurs fautes, que nous continuons.

Aimer la Patrie, c'est aimer l'ordre établi d'En-Haut dans les affections humaines, c'est aimer la volonté divine, en un mot, c'est aimer Dieu ; car le patriotisme est un devoir voulu de Dieu comme les autres. Il rentre dans la religion, au même titre que tout autre sentiment qui relie les hommes à leur Créateur.

La Patrie est notre Eglise du temps comme l'Eglise est notre Patrie de l'éternité. C'est Dieu qui a fait la Patrie, comme Il a fait l'Eglise ; c'est Lui aussi qui a fait l'amour qu'Il nous demande pour toutes deux.

Comprenons que chacun doit remplir son devoir, tout son devoir, et patriotique et religieux.

On sent tellement et tous les jours davantage, que les événements sont immenses, bien supérieurs à l'homme, et déconcertant toute prévision. Un monde nouveau se prépare, dans les larmes et dans le sang d'un épouvantable Vendredi Saint. Que ces larmes et ce sang ne soient pas stérilement versés. Dieu qui voit les angoisses des peuples, se doit de compléter son œuvre ; qu'Il nous sauve de nous-mêmes, qu'Il nous ressuscite à la lumière religieuse, plus nécessaire encore que l'autre. Nous voulons des printemps encore, nous voulons vivre, rayonner.

La France est lumière et amour, et parce que dans son passé, elle a toujours mis cette lumière et cet amour au service du Maître, le Maître l'aime malgré ses fautes.

Ce que les armes nous ont refusé, nous devons le mériter par notre labeur ; le travail est une victoire de tous les jours. Mais nous ne viendrons à bout d'une tâche pareille qu'en nous y mettant tous, dans un grand élan de réconciliation nationale, animés de cet esprit de concorde, sans quoi rien ne se construit.

Écoutons la voix des tombes, ce qui vient de là, c'est un cri d'amour. Les petites croix blanches qui marquent nos champs de bataille, sont de terribles maitresses d'égalité, elles doivent rapprocher les vivants. Avons-nous donc à nous tolérer, à nous souffrir les uns les autres ; avons-nous donc à souffrir les uns des autres ? Jamais la famille française ne doit être plus une.

Les Français suivant des chemins différents, doivent se rejoindre au sommet, et ceux qui ne découvrent pas la cime commune sous le même rayon, n'auront pas regardé assez longtemps, ni assez loin.

Les héros qui ont affronté la mort savaient, qu'avant de s'éteindre, leur vie, flamme brève, en allumait une autre, immortelle ; ce qui nous déchirait, doit être ce qui nous unit : la passion du droit et du devoir.

Elle ne doit plus être d'aujourd'hui cette parole, hélas trop vraie, du grand soldat qu'était le général Marchand : « Parmi tous les peuples de la terre, un seul est capable de battre et de détruire la France, c'est le peuple français désuni ». L'union sacrée est historiquement, la créatrice de notre patrimoine de gloire incomparable ; combien active et récompensée, sera la vertu de savoir vivre unis.

Tels sont les besoins immédiats de la France : l'union, la concorde et la paix. Le reste, l'argent, les machines, les usines, les maisons à reconstruire, tout cela viendra par surcroît, car quand Dieu est à sa place à la base d'une nation, quand on s'y aime bien, et surtout quand on s'aime en français, alors les miracles jaillissent de partout.

L'heure est grave, la décision approche, il faut que les âmes aient quelque chose de la force même de Dieu.

Le moment n'est plus à se lamenter et à gémir, notre premier devoir, c'est aujourd'hui d'obéir, d'espérer et de croire. La vieille foi française, comprimée, traquée, doit s'élever des profondeurs de la race, devant le danger ; la foi tenace, absolue, vivante sous toutes les ruines et toutes les cendres, la foi qui hait la peur ; foi en la France, surtout quand l'épreuve semble devoir la submerger ; foi en Dieu par-dessus tout, s'il nous a sauvés jusqu'à ce jour, c'est qu'il nous sauvera jusqu'au bout, mais il ne nous sauvera pas sans nous.

Que tous ceux qui croient aux forces morales et religieuses,

Que tous ceux qui aiment le Christ, Dieu des petits et des humbles, Dieu de justice et de pitié,

Que tous ceux-là, entendent l'appel d'union de la Patrie.

Cet appel, le Christ le premier l'a lancé, quand il a dit : « Aimez-vous, les uns les autres ».

Dans leur exil misérable, nos prisonniers, tous nos prisonniers, du Chef qui commanda et vainquit à Verdun, jusqu'au petit soldat de la campagne de France, tous rêvent à leur retour, de trouver des Frères dans tous leurs compatriotes.

Nos amis Indochinois eux-mêmes, qui pendant nos cinq années d'épreuves, nous ont si magnifiquement prouvé combien ils avaient compris le vœu de leur Empereur Gia-Long le Grand, qui leur disait : « Annamites, si vous voulez être heureux, aimez la France », expriment pour nous ce même souhait : « Français, si vous voulez être heureux, aimez la France, c'est-à-dire : aimez-vous en Frères ».

Enfin, l'immense armée invisible de ceux qui sont tombés pour notre cher Pays, se dresse aujourd'hui pour nous apprendre, qu'ils ont consenti à mourir, pour que les Français redevenaient frères, afin que plus jeune et plus bienfaisante que jamais, dans la splendeur renouvelée de son sacrifice et de sa gloire, vive la France.

Souvenons-nous, méfions-nous, afin que notre courage ne défaille pas sur ces chemins de calvaire par lesquels la France s'achemine vers son aube pascalle, car il nous faut la suivre jusqu'au bout, l'âme haute et le cœur vaillant, jusqu'à l'heure qui ne tardera pas à sonner, où nous pourrons chanter l'Alleluia de notre résurrection nationale : Gallia surrexit vere, Alleluia.

La France est vraiment ressuscitée.

ERRATA

N° 216. — Dans l'article du R. P. CADIÈRE, page 6, dans les dernières lignes, lire « trop concordant » au lieu de « trop cascadeant ».

N° 221. — La couverture est une photographie de Marc Alex. Elle représente une femme moi.

N° 222. — La couverture est un bois de Manh-Quynh gravé sur un dessin original de Pham-Hsu.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

- Régine, fille de M. et de M^{me} DELDYCK (24-11) ;
Doan-ba-Dung, fils de M. et de M^{me} DOAN-BA-MINH (24-11) ;
Mohamed Yacole, fils de M. et de M^{me} SAHOULAMID (25-11) ;
Danièle, fille de M. et de M^{me} SERRE (26-11) ;
André, fils de M. et de M^{me} JANY (27-11) ;
Jean, fils de M. et de M^{me} PICHON (27-11) ;
Marguerite, fille de M. et de M^{me} REBMANN (28-11) ;
Josette, fille de M. et de M^{me} QUILICI (29-11) ;
Jean-Pierre, fils de M. et de M^{me} AIRSSE (30-11).

COCHINCHINE

- Fernand, fils de M. et de M^{me} BALL ;
Clémentine, fille de M. et de M^{me} NGO-VAN-NHON ;
Yolande, fille de M. et de M^{me} SANTI ;
Félix, fils de M. et de M^{me} VOLLE ;
Geneviève, fille de M. et de M^{me} MICHEL ;
Alphonse, fils de M. et de M^{me} PHAM-QUANG-NHAT ;
Jacqueline, fille de M. et de M^{me} BOUYER ;
Jacqueline, Nicole, fille de M. et de M^{me} LITTAYE ;
Philippe, fils de M. et de M^{me} BLANCHARD ;
Robert, fils de M. et de M^{me} IGIER (15-11).

FIANÇAILES.

TONKIN

- M. Pierre MANGENEY avec M^{lle} Christiane FRIEDERICH.

MARIAGES.

TONKIN

- M. Roger CONCORD avec M^{lle} Gisèle TAVERNIER (25-11).

COCHINCHINE

- M. Charles MARRE avec M^{lle} Germaine VASCO (18-11) ;
M. Edouard ROGNON avec M^{lle} Henriette LEGAY (18-11) ;
M. Jacques ROGNON avec M^{lle} Marie BEAULIEU (18-11).

DÉCÈS.

COCHINCHINE

- M^{me} Jean DUREAU, née Christine Le Guidec (21-11).

CAMBODGE

- M. Khem LOUK (21-11).

Courrier de nos lecteurs

~ GAL, HUÉ. — Nous partageons tout à fait votre avis et nous essayons de nous dégager de cette ambiance. Vous vous en apercevrez, nous l'espérons. Mais comme nous aimerions vous compter des nôtres.

~ SALT, VIËTRI. — Notre pensée constante se tourne vers ceux qui nous ont précédés et dont le travail obscur et parfois mortel nous permet aujourd'hui de vivre comme nous vivons. Leurs actes sont inscrits dans leurs travaux : les ponts, les routes, les villes ; il n'est pas un colonial qui ne sache discerner en chaque brique la marque d'un effort, d'une volonté, d'un triomphe et n'est-ce pas mieux que n'importe quel article aussi vite oublié qu'il est lu ?...

~ Dans notre courrier, une écriture féminine toute jeune aux lettres encore mal formées — et cependant, un caractère. — Nous ne résistons pas au plaisir de vous com-

muniquer cette lettre ; de tels messages sont des hymnes de délivrance :

CEUX QU'IL FAUT FUIR

La chose paraît incroyable, mais il est des gens qui éprouvent une secrète volupté à colporter les nouvelles désastreuses. Si Madame... ou bien vous Monsieur... si vous êtes de ceux-là, hâtez-vous de vous corriger ; si vous en rencontrez, fuyez-les comme la peste.

Les avez-vous observés ? Dès qu'ils sentent une catastrophe — et ils ont un flair tout spécial pour cela —, ils n'ont plus qu'une idée : être les premiers à l'apprendre à ceux qu'elle peut affecter. Ils voudraient bien cacher leur plaisir, mais, malgré eux, leurs yeux brillent, leur front s'éclaire et, sous un faux air navré, perce leur joie intime ; leur vrai climat, c'est le malheur.

Fuyez ces tristes personnages ; ne craignez pas, Madame, de vous montrer dure avec eux et surtout, surtout, n'encouragez pas leur vice : si vous êtes — hélas —, obligée de les écouter, ne leur donnez pas le plaisir qu'ils

viennent chercher auprès de vous : celui de vous démoraliser. Ils s'en retourneront déçus, furieux, leur journée sera gachée...

Et s'ils reçoivent partout le même accueil, si le vide se creuse lentement autour d'eux, si nous savons les mettre « en quarantaine », leur réputation d'oiseau de malheur sera vite établie. Qui sait, ils finiront peut-être ? Les mettre hors d'état de nuire, c'est bien, mais leur faire toucher du doigt qu'ils poursuivent une œuvre néfaste, dangereuse, et les convertir à la religion de l'espoir, c'est mieux encore.

Cela même ne suffit pas ; soyez vous-même, Madame, pour combattre leur sinistre influence, messagère de joie et de bonheur. Soyez celle dont le sourire rassure, dont le regard limpide rend la confiance.

Et que le moindre grain d'optimisme, lorsque tout va mal, devienne grâce à vous une immense gerbe d'espérance...

N. L. C.



LE BRIDGE



par LE POULAIN

XII

AVIS AUX LECTEURS

Quelques erreurs d'impression se glissent parfois dans les clichés de la rubrique. Je m'en excuse, mais, à la distance de Saigon-Hanoi, il m'est impossible de les rectifier à temps. Je prie donc le lecteur d'être indulgent et de bien vouloir s'efforcer de les redresser de lui-même, ce qui lui sera en général facile. Je relève en particulier dans le n° 7, Partie « B » : une main de Nord avec 16 cartes. Il est évident que le 3 de cœur est sec ; de même, dans le problème du même numéro, l'As de trèfle de Est doit être transformé en Roi.

PARTIE « A »

LE SANS-ATOUT SEMI-NÉGATIF (suite).

Le sans-atout semi-négatif peut être utilisé naturellement comme redemande de l'ouvreur. Sa signification n'est plus alors tout à fait la même.

En particulier, elle ne signifie pas *a priori* que la distribution de la main soit régulière, mais elle dit plutôt au partenaire : « Partenaire, j'ai ouvert d'un cœur, mais sur votre pique, mon minimum m'interdit de dire deux cœurs, ni deux piques, ni de faire un changement de couleur. Pour ne pas arrêter les enchères, je dis 1 S. A. ».

Ainsi, la redemande de 1 S. A. donne des inférences négatives.

A remarquer cependant que comme dans le cas de réponse de 1 S. A. à l'ouvreur, elle ne nie pas le soutien dans la couleur du partenaire.

Exemple :

Nord		Sud	
P	R54	P	AD972
C	AR107	C	D5
K	86	K	V109
T	R1052	T	D86

Les enchères.

Nord		Sud	
1 cœur		1 pique	
1 S. A.		2 piques	
3 piques		passé	

Nord ouvre les enchères de 1 cœur mais sur pique de son partenaire il doit préférer redemander 1 S. A. à 2 piques, à cause de sa valeur d'honneurs limitée et de sa distribution peu encourageante. Cependant, si Sud répète ses piques, il devra alors donner le point à pique.

Problème.

P	RD6	P	AV1052
C	V2	C	543
K	R98	K	D32
T	ARD52	T	43

P	743	P	98
C	D1097	C	AR36
K	A1075	K	164
T	V10	T	9876

	N	
O		E
	S	

Nord joue 3 S. A. après des enchères qui n'ont pas révélé sa longue à trèfle.

Est entame Valet de pique et Nord prend de la Dame. Ensuite, il rentre au mort avec l'As de cœur. Pourquoi ne joue-t-il pas ses trèfles d'abord ?

Ensuite, quelle carte doit-il jouer du mort ?

Enfin, quelle doit être la défense de Ouest ?

PARTIE « B »

LES ENCHÈRES INTERROGATIVES (suite)

Sur l'interrogation dans la couleur des adversaires à la hauteur de 3, le partenaire doit répondre 3 S. A., s'il a le contrôle de la couleur en premier ou en second, même s'il n'a pas d'As à côté. Dans tous les autres cas, il doit répondre à la hauteur de 4 dans les conditions indiquées précédemment.

Telles sont les enchères interrogatives du 1^{er} degré.

Enchères interrogatives du 2^e degré.

Ce sont toutes celles qui sont faites après avoir déjà obtenu une réponse quelconque à une première interrogation.

Elles se divisent en deux catégories :

- 1^{re} Enchères interrogatives dans une 2^e couleur ;
- 2^e Enchères interrogatives dans la même couleur.

(A suivre.)

Solution du dernier problème.

P	65	P	AV9
C	D103	C	AR8
K	15	K	A10643
T	ADV1052	T	73

P	N	P
C	O	C
K	S	K
T	E	T

P	AV9
C	AR8
K	A10643
T	73

3 sans-atouts par Sud en duplicate, c'est-à-dire chaque pli supplémentaire comptant.

Sud doit-il gagner le 1^{er} pli avec l'As de pique après que Est a joué la Dame sur l'entame du 4 de pique ou laisser passer ?

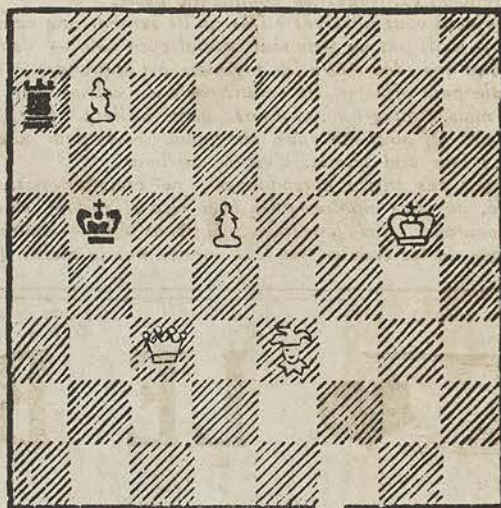
Au bridge à robe, il faudrait laisser passer jusqu'au 3^e tour ; le contrat est, en effet, sûr car ou bien Est n'a que 3 piques et lorsqu'il prendra du Roi de trèfle (s'il l'a) il ne pourra pas en rejouer et Sud alignera 10 levées, ou bien Est a 4 piques et alors E. O. ne pourront jamais faire que 3 piques et le Roi de trèfle.

Mais en duplicate, Sud doit se rendre compte que toutes les tables réussiront 3 S. A. ; le point de match sera donc insignifiant pour chacun. Il convient d'être alors audacieux : en conséquence, Sud prend de l'As de pique ; si le Roi de trèfle est bien placé, il peut y avoir douze levées, car une fois en Nord le déclarant devra tenter l'impasse à carreau puisque sa fourchette V9 à pique le garantit contre un retour de Ouest à cette couleur. Si le Roi de trèfle est chez Est, Sud peut encore gagner si c'est ce dernier qui a le 10 de pique et il fera en ce cas 10 levées. Sud a ainsi environ 2 chances sur 3 de faire le meilleur résultat sur toutes les autres tables.

ECHECS. — Problème n° 1.

Nous vous avons donné des jeux à quatre, le bridge ; des jeux solitaires quand ils ne sont pas familiaux, les mots croisés ; voici maintenant une nouvelle rubrique à deux, les problèmes d'échecs.

Les joueurs d'échecs sont plus nombreux qu'ils ne le pensent. Nous espérons leur être agréable et serions heureux des problèmes qu'ils voudraient bien nous proposer.



5 b'ancs.

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

LES ESTAMPES D'« INDOCHINE »

La Revue édite en tirage de luxe ses plus beaux dessins.

Ces estampes sont sur beau papier Thang-Long velours spécial à la forme, filigrané au nom d'« INDOCHINE » en deux formats 26 x 36 et 35 x 48 cm., sorti des cuves de Nguyễn-Ky. Chaque tirage est limité à 57 exemplaires, numérotés et signés par l'artiste, dont 50 de 1 à 50 et 7 épreuves d'artiste de A à G.

Elles sont vendues à des prix variant de 15 à 30 piastres.

La collection des douze premières estampes formera un bel album où voisineront les noms des artistes les plus connus d'Indochine : MM. Nguyễn-gia-Tri, Nguyễn-tuong-Lân, Pham-Hâu, Luong-xuân-Nhi, Tô-ngoc-Vân, etc..

Déjà on peut se procurer à 20 piastres, l'estampe tirée sur les bois originaux du dessin de Nguyễn-gia-Tri paru sur la couverture de notre numéro 217.

On peut souscrire dès maintenant pour la première série de 12 estampes au prix de 200 piastres au siège de la rédaction de la revue INDOCHINE.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté du 27-8-44).

Le Gérant : PHAM-XY-HOAN.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^{ie}

VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.*



SOUSCRIVEZ AUX Bons du Trésor indochinois

BONS A UN AN

émis à 98 \$ 30

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 65

remboursables

au gré du porteur

au pair à trois mois de date

à 100 \$ 40 à six mois de date

à 100 \$ 85 à neuf mois de date

à 101 \$ 35 à un an de date

Vous trouverez aux guichets des Banques,
des comptables du Trésor et de l'Enregistre-
ment des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000
et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois
d'échéance, et les bons à trois mois à toute
époque sont escomptables à la Banque de
l'Indochine (Taux 2,50 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5^e Année - N° 223

7 Décembre 1944

Edité par

L'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES

29, boulevard Đông-Khanh — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue

« INDOCHINE »

29, boulevard Đông-Khanh — HANOI

Adresse télégraphique : REVUINDO.

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 40 \$ 00, 6 mois : 25 \$ 00

Etranger :

Un an : 55 \$ 00, 6 mois : 35 \$ 00

Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Couverture : Bois de NGUYEN-VAN-TRUONG.

Suite française. — Alternances françaises ;
l'Empire et l'esprit de Cl. Roy.

Industrie Indochinoise. — Les planteurs d'hé-
véas, par HAUMANT.

L'Indochine et les écrivains français, par Jean
FARCHI.

Perles d'Extrême-Orient.

Science, langage universel. — Climat et clima-
tisation, par B. GUILMET.

Les Empereurs d'Annam et le Bouddhisme. par
TRAN-VAN-GIAP.

Abonnements : Les abonnements partent
du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande
de changement d'adresse doit être accompa-
gnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler
l'adresse précédente, faute de quoi le chan-
gement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos
lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adres-
sent un règlement, de bien vouloir nous
rappeler le numéro figurant en haut, à
droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont en-
voyées un mois environ avant l'expiration
de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un
mois après la fin de l'abonnement, nous
serons dans l'obligation d'envoyer un recou-
vrement postal et les frais en seront à la
charge de l'abonné. Aucun règlement par
acompte n'est accepté.

GRACE À SON COQ DE COMBAT, XÀ
XÊ A DÉPOUILLÉ LY TOËT DE
TOUT L'ARGENT QUE CELUI CI AVAIT
GAGNÉ À LA LOTERIE INDOCHINOISE

